

Dans une ville qu'on ne connaît pas, tout est beau et excitant ;
j'ai passé la journée d'hier à errer.
Baudelaire peu après son arrivée à Bruxelles.

Préambule de Joël Goffin – novembre 2012

Charles Baudelaire (1821-1867) arrive à Bruxelles le 24 avril 1864 avec trois principaux objectifs : fuir ses créanciers, donner cinq conférences au Cercle artistique de Bruxelles, puis à travers la Belgique, et surtout faire éditer sa poésie par le Belge Albert Lacroix qui vient de publier *Les Misérables* de Victor Hugo et qui a la réputation de payer ses auteurs rubis sur l'ongle.

Le poète s'installe dans une chambre modeste de l'Hôtel du Grand Miroir, 28 rue de la Montagne (détruit, actuelle Chambre des Notaires).

Hélas ! la série de conférences tourne court après trois séances : Baudelaire est un piètre orateur et il possède l'art de se mettre tout le monde à dos par son ironie et ses manières de dandy. Le Cercle littéraire ne lui paiera d'ailleurs pas l'intégralité de la somme convenue.

Du côté éditorial, malgré des invitations personnelles, Albert Lacroix n'assistera à aucune conférence du poète des *Fleurs du Mal*. À la maison d'édition, il sera reçu par son adjoint... qui lui demandera un roman !

Ces deux échecs patents lui donneront l'idée d'écrire un virulent pamphlet sur la Belgique, mais surtout, reconnaissons-le, sur Bruxelles qui était encore majoritairement flamande dans les années 1860 et dont les mœurs breugheliennes ne s'accordaient nullement avec l'éducation policée du poète et la haute idée qu'il avait de sa personne et de son talent.

Miné par la maladie, probablement une syphilis contractée dans sa jeunesse, endetté jusqu'au cou, Baudelaire est victime d'une attaque cérébrale en mars 1866 sur le parvis de l'Église Saint-Loup à Namur qu'il visitait avec le peintre Félicien Rops. Après une agonie d'un an et demi, Baudelaire décéda à Paris le 31 août 1867. Atteint d'aphasie, des témoins relatent qu'il ne prononçait plus qu'un mot : « Crénom ! » C'est la traduction la plus proche du juron bruxello-flamand « Godferdomme ! », **un mot qu'il désespérait de pouvoir traduire.**

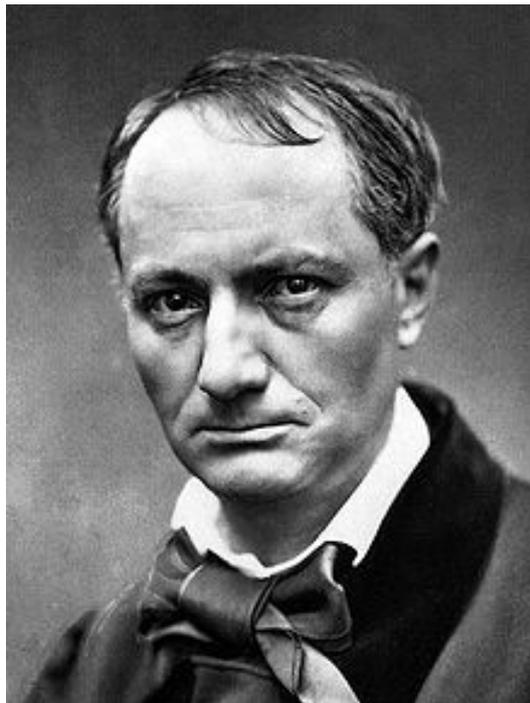
Ainsi, jusqu'à son dernier souffle, Baudelaire a exprimé sa colère contre sa ville d'accueil et ses habitants...

Ce document propose une partie substantielle du récit que Georges Barral nous fait de ses cinq journées passées avec Baudelaire à Bruxelles en septembre 1864 (on y fêtait encore la Fête nationale belge le 27 septembre, une date que Léopold II a remplacée par le 21 juillet).

Ensuite, il se conclut sur des citations extraites de *La Belgique déshabillée* qui démontrent toute l'admiration que Baudelaire éprouvait pour le patrimoine bruxellois. Essentiellement religieux, cela va de soi.



Cinq journées
avec Charles Baudelaire
à Bruxelles
par Georges Barral
(extraits)



Préface de Georges Barral

À peine sorti de l'adolescence, un mémorable concours de circonstances me mit en rapport direct avec Baudelaire, durant cinq journées de suite, à Bruxelles. C'était là que le chantre immortel et maudit des Fleurs du Mal était venu chercher un refuge, de l'apaisement, de la sympathie. Dans la naissante capitale du nouveau royaume de Belgique, il ne trouva que méfiance et hostilité. Il y gravit lentement le plus cruel des calvaires.

Bruxelles-en-Brabant, à cette époque, était encore semblable à une vraie ville de province, médiocrement peuplée, morose et soupçonneuse ; un désert d'âmes et d'esprit, sans animation, sauf à l'époque des fêtes. Tous les proscrits français qui s'y étaient établis successivement dès décembre 1851, l'avaient quittée rapidement lors de l'amnistie impériale du 15 août 1859. Depuis quelques mois, Baudelaire s'y lamentait dans une grande détresse morale.

À la fin de cet été de l'année 1864, j'étais depuis treize mois un des quatre secrétaires de la « Société d'automotion aérienne » que venait de fonder, à Paris, Félix Nadar.

Mon maître avait imaginé et fait construire à grands frais, un ballon gigantesque, surtout pour le temps, dénommé d'abord le « Titan », puis le « Géant », cubant plus de six mille mètres. Cet aérostat, devenu promptement populaire, avait accompli deux ascensions mouvementées, en quittant à Paris le Champ de Mars, les 4 et 18 octobre 1863. Ces deux départs avaient eu lieu en présence de Napoléon III, de l'impératrice Eugénie et du jeune Prince héritier, accompagnés de la Cour, des ministres et des membres des grands corps de l'État.

Sous le patronage de deux hommes haut placés et d'une remarquable intelligence, Léopold I^{er}, roi des Belges, et Jules Anspach, bourgmestre de la ville de Bruxelles, Nadar avait été convié à exécuter dans la capitale de la Belgique, au profit de la nouvelle doctrine aéronautique du « Plus lourd que l'air », la troisième ascension du « Géant »

Pour donner plus d'importance à cette manifestation on avait choisi le mois et les dates des fêtes nationales. Elles se célébraient logiquement, alors, à l'automne, ayant été instituées pour commémorer annuellement le souvenir des quatre journées libératrices des 23, 24, 25 et 26 septembre 1830. Pour que Nadar n'eût point de déception pécuniaire, deux subsides importants lui avaient été octroyés. En échange, il avait pris l'engagement d'accepter à bord trois jeunes savants belges destinés à former une Commission scientifique d'études aériennes, avec un programme élaboré par l'illustre astronome et physicien Quételet. À cette Commission, composée du capitaine Sterckx, du lieutenant Frédéric et de Léon Rote, ingénieur, Nadar s'était réservé le droit d'adjoindre quelques unités de son choix. Quand j'appris ce détail, sur-le-champ, je postulai la place. Je mis tant d'ardeur dans ma requête que Nadar m'accepta. Je quittai donc Paris.

En débarquant à Bruxelles, vers six heures du matin, par la **gare du Midi, située à la limite de la place Rouppe actuelle**, je me rendis à pied, directement, à « l'Hôtel de Suède », **rue de l'Évêque**.

Je me réconfortai rapidement, en sortant de l'hôtel, d'un « pistolet » au jambon, excellent petit pain bruxellois du coût de cinq centimes ou d'une « pistole », créé du temps de la domination espagnole ; d'où l'appellation qui lui est restée. Un sou ! le prix du jambon en sus, bien entendu. J'arrosai le tout

d'un copieux verre de « faro », bière populaire, spéciale au terroir, autre souvenir de l'Espagne. Après quoi, prenant la direction de la **rue Fossé aux Loups**, j'aboutis bientôt à l'« Hôtel des Étrangers », devenu plus tard l'« Hôtel de la Poste », quand l'administration centrale transféra ses bureaux de la rue de la Montagne au centre de la ville.

A l'« Hôtel des Étrangers », dans un appartement du deuxième étage prenant jour du côté de la **rue d'Argent**, qu'habita plus tard Massenet et où le délicieux compositeur orchestra l'acte de Saint-Sulpice, Nadar avait fixé son centre d'information.



Dès mon arrivée, il m'expédia au **Jardin Botanique**, après m'avoir expliqué le rôle qu'il m'attribuait dans les préparatifs. L'enveloppe du « Géant » était étalée sur le carrelage de la **serre d'hiver des Orangers**. Elle emplissait tout le centre de la salle. Nous la transportâmes bientôt, avec l'aide de nombreux auxiliaires, sur les hauteurs voisines de l'ancienne **Porte de Schaerbeek**, en plein territoire de Saint-Jos-

ten-Noode. L'emplacement était à souhait. Je m'extasiai sur la beauté florale du jardin Botanique, à mes pieds, et sur la splendeur du panorama qui se déroulait devant ma vue. Je murmurai : « Bel endroit pour monter au ciel ! »

Je revins dans la serre des Orangers pour me consacrer aux besognes qui m'avaient été dévolues. Un peu avant dix heures, j'étais occupé à gonfler des ballonnets en baudruche pour vérifier les orientations successives du vent, lorsque tout à coup Nadar, avec fracas, pénétra dans la serre. S'avançant rapidement vers moi, il m'intima avec volubilité l'ordre de cesser mon travail et d'aller sans retard quérir à son hôtel, Baudelaire, son cher et vieil ami Baudelaire, qui devait être du voyage et à qui il avait promis, à l'heure des apprêts, l'initiation préalable. « Cours, me dit-il, à l'Hôtel du Grand Miroir pour y prendre Baudelaire et le ramener tout de suite. Voilà une carte d'entrée qui te servira aussi de coupe-file pour deux personnes, signée du bourgmestre Anspach, chef de la police, et de moi-même, souverain du « Géant »... Comment ? tu n'es pas encore parti ! ... »

Je pris mon chapeau, et je me sauvai lestement.

Ici, je demande au lecteur de m'accompagner durant les cinq journées qui suivent. Qu'il se prépare donc à voir apparaître un Baudelaire véridique, remuant, très vivant, réfractaire à toute légende mensongère.

PREMIERE JOURNEE

A la recherche de Baudelaire
Premiers pas avec le poète
Inauguration des barrières Nadar
Bruxelles un jour de fête nationale
Initiation aéronautique
Parallèle entre Baudelaire et Nadar
Colloque royal
Portrait de Léopold 1^{er}
Ascension du « Géant »
Déception de Baudelaire

Bruxelles, lundi 26 septembre, 1864.



Il est exactement dix heures du matin. Je quitte avec hâte la serre des Orangers et pénètre dans l'enceinte réservée au gonflement du « Géant ». Je sors par l'issue ménagée sur le boulevard Botanique et précipite mes pas à travers Bruxelles. Je vais comme une flèche, descends la **rue Royale**, passe au pied de la Colonne de la Constitution (*ndlr* : **Colonne du Congrès**), et salue l'élégante statue de Léopold 1^{er}. Tantôt, en chair et en os, il me tendra la

main. Suivant les instructions qu'on m'a données, je tourne à droite, puis à gauche, pour traverser la **rue de Ligne** et celle du **Bois-Sauvage** ; je dévale vers le bas de la ville et m'engouffre dans l'interminable **rue de la Montagne**. J'ai dû demander mon chemin à différentes reprises. La rue est en pente accentuée, étroite, animée, commerçante. Je me sens troublé à l'idée de voir Baudelaire. C'est une nature compliquée et distante. Nadar m'a prévenu. Je n'ai jamais approché le poète des Fleurs du Mal, mais je suis initié à ses poèmes d'airain, d'une beauté si absolue. J'en sais même par cœur les morceaux les plus notoires et je me les remémore, tout en marchant. J'arrive enfin au **numéro 28, siège de l'Hôtel du Grand Miroir** (*illustration*), très connu dans les fastes de la vie bruxelloise. Aujourd'hui, il est célèbre dans le monde entier par le séjour prolongé qu'y fit le grand et douloureux écrivain.

C'est un lieu de pèlerinage pour les poètes et les esprits cultivés.

Sous le porche, le propriétaire, M. Lepage, un aimable et double compatriote — il est français et parisien — est là justement en train de reconduire des voyageurs.

— Monsieur Baudelaire, je vous prie !

M. Lepage me considère, hésite, puis réplique avec vivacité

— Ah ! Monsieur Charles, vous voulez dire ?

— Oui, c'est Monsieur « Charles Baudelaire » que je viens voir, repris-je, en riant à cette question dubitative.

— Eh bien, continua M. Lepage, « Monsieur Charles » est là dans la cour, qui attend quelqu'un.

Je me dirigeai vers l'endroit indiqué. Aussitôt, dans un angle vivement éclairé par un rayon de soleil, se dressa l'impérieuse silhouette de Baudelaire. Devinant à mon allure que je devais être l'émissaire espéré, sans me laisser le temps de lui annoncer que je venais au nom de Nadar, il éclata — Ce n'est pas malheureux ! voilà plus d'une heure que j'attends ! Puis se radoucissant et me tendant la main droite — une main élégante aux doigts très effilés « Partons, partons, il me semble que le temps presse ».

Je lui communique les recommandations de Nadar. Je dois le faire déjeuner en route. Baudelaire décide, pour gagner la **Porte de Schaerbeek**, d'aller par la **rue de la Madeleine**, la **Montagne de la Cour**, la **place Royale**. Là, nous pourrons déjeuner facilement à la « Taverne du Globe ». Le poète m'a pris par le bras pour gravir la montée un peu roide des rues, et il m'interroge « Qui es-tu ? Que fais-tu ? Tu es bien jeune pour faire partie d'une rébarbative Commission scientifique. Il faut pour cela avoir le poil grisonnant ». Et il regarde ironiquement ma moustache naissante.

Je décline mes noms, mes qualités (étudiant en droit et en sciences), mes occupations, le lieu de ma naissance à Paris, rue de Grenelle, en face de la fontaine de Houdon. Je lui dis mes études variées. J'entre dans de nombreux et menus détails qui paraissent amuser beaucoup Baudelaire. Je suis très communicatif, très enthousiaste. Je me raconte avec la candeur d'un adolescent grisé par sa récente entrée dans la vie active. D'ailleurs, Baudelaire semble ravi. Son visage s'est éclairé. Il m'encourage dans mes confidences. Je sens que j'ai fait sa conquête et que nous voilà bons amis. A son tour, il se met à parler

— Moi aussi, je suis un enfant du quartier latin et du Luxembourg. Je suis né rue Hautefeuille, dans une très vieille maison à tourelles, au numéro 13, un nombre mal famé et qui ne m'a point porté bonheur. Ah ! que je suis heureux de rencontrer enfin un Français de France, un Parisien de Paris, un vrai compatriote. Je suis si seul, si abandonné, depuis cinq mois que j'ai fait naufrage dans ce Bruxelles désertique, incompréhensif, hostile. Baudelaire accentue ces trois adjectifs. Je l'interromps un peu inconsidérément.

— Mais pourquoi êtes-vous venu ici, et pourquoi y restez-vous !

Nadar m'a posé la même question lorsqu'il est venu au début de septembre pour s'entendre avec les autorités. Je ne sais pas exactement. J'espérais trouver la paix, le moyen d'échapper, momentanément du moins, aux tracasseries de la vie parisienne, aux poursuites d'une femme insatiable. Ah ! tu es jeune et libre, garde l'indépendance de ton cœur ; ne tombe jamais dans les griffes féminines ! Et puis, je suis malade, malade foncièrement, possesseur dès ma naissance d'un exécrationnel tempérament, par le fait même de mes parents mal assortis. Je m'effiloche (sic) à cause de leur disparité. Voilà ce que c'est que d'être l'enfant d'une mère de vingt-sept ans et d'un père de soixante-deux ans ! Union disproportionnée : trente-cinq années de différence ! Tu m'as dit que tu étudiais la physiologie expérimentale auprès de Claude Bernard ; demande donc à ton maître ce qu'il pense des fruits hasardeux d'un tel accouplement ! Dans les haras, on fait attendre les étalons

trop jeunes et l'on met au rebut les étalons âgés. Pourquoi ne ferait-on pas de même dans la société humaine ? Sparte avait du bon. Mon langage n'est pas rigoureusement scientifique, mais tu me comprends tout de même !

Cette confession, à mots hachés, m'étonnait, m'émouvait, d'autant plus que Baudelaire hésitait quelque peu dans sa pensée, cherchait ses mots. Je demeurais sans répliquer.

Essoufflés par l'ascension de la Montagne de la Cour, assez escarpée, nous débouchâmes subitement sur le terre-plein de la place Royale que nous traversâmes par le milieu, et nous nous dirigeâmes vers la « **Taverne du Globe** », entre l'arcade de la rue de Namur et le perron de l'église Saint-Jacques. Sur le trottoir servant de terrasse au restaurant, il y avait des tables et des chaises. Nous nous y installons.

Le soleil est au zénith. Il est midi. La température est tiède. Nous devons être auprès de Nadar avant une heure et demie. Nous sommes donc un peu pressés. Baudelaire est mon invité. Le garçon arrive. Baudelaire prend la parole :

« Servez-nous le plat du jour, un beefsteak avec pommes soufflées, du fromage, du café, du cognac pour faire un « gloria », à l'instar de Paris. Et comme boisson, qu'allons-nous choisir ? ajoute-t-il en se tournant de mon côté. Je propose une bouteille de vrai Pommard, cela nous donnera du cœur au ventre ».

À ces mots, nous rions. On rit autour de nous. L'établissement regorge de monde. C'est un lundi, complément du dimanche, et c'est la clôture des quatre journées de fêtes nationales annuelles. Les Belges célèbrent « quatre glorieuses », — une de plus que les Français. Par surcroît, le ciel que je surveille constamment, et pour cause, est d'une splendeur irréprochable, d'un bleu de turquoise, voilé de tulle. Le nom de Nadar qui devait demeurer populaire parmi les Bruxellois, voltige sur toutes les lèvres. Chacun se propose d'assister au départ du *Géant*.

Le garçon, un naturel de la « Petite Villette », égaré a Bruxelles, s'empresse avec vélocité, ayant appris les raisons de notre hâte. Nous parlons peu, entourés de voisins qui nous observent. Mais nous faisons honneur aux mets qui sont excellents. Le Pommard est savoureux, fleurant le fumet capiteux des grands vins bourguignons. « Enlevez cette carafe d'eau dont la vue me fait horreur, dit Baudelaire, en plaisantant ». Nous dégustons le café arrosé de cognac. Notre repas est terminé. Je règle l'addition dont le total atteint 8,95 francs. J'ajoute le pourboire pour le service. « Il y a huit francs nonante-cinq pour le patron », dit Baudelaire, en soulignant l'expression courante d'ici. Le total est modéré. Nous sommes en 1864. Depuis cette époque, les prix ont grossi fortement.

J'ai conservé le détail de notre menu (*ndlr : la Taverne du Globe se trouve à droite de la photo*) :



TAVERNE — RESTAURANT DU GLOBE
PLACE ROYALE À BRUXELLES

Pain et service	
0,50	
Deux beefsteaks aux pommes	
2,50	
Deux gruyères et beurre	
1,15	
Deux cafés	
1,00	
Deux cognacs	
0,80	
Pommard vieux	
3,00	
TOTAL	
8,95	

Nous levons la séance. Nous traversons, à notre droite, la place Royale. En passant **entre l'église Saint-Jacques et la statue équestre de Godefroid de Bouillon**, Baudelaire me dit en esquissant un geste allant de l'une à l'autre :

« Faux air de la Madeleine ! Belle allure Grand homme ! Bel animal ! »

Nous pénétrons sous les beaux ombrages du **Parc** et quand nous en sortons à la hauteur des ministères de la **rue de la Loi**, la foule est devenue compacte dans la **rue Royale**. Nous avons quelque peine à suivre cette longue voie qui doit nous mener directement au lieu du gonflement du ballon. Grâce au double coupe-file, les agents de police, très courtois, nous aident à circuler. D'ailleurs Baudelaire marche avec souplesse, se faufilant adroitement entre les Belges qui avancent par blocs pesants.

Nous apercevons enfin les verdure du **Jardin Botanique** et la coupole centrale des vastes serres. Le « Géant » rampe encore à terre. Derrière sa boursoufflure commençante, se profilent les dorures du dôme byzantin de **l'église Sainte-Marie** ; De l'autre côté des barrières qui maintiennent la population impatiente, tout à coup apparaît la haute et rayonnante stature de Nadar. Habillé de couleurs sombres, veston et pantalon amples, cravate La Vallière, gants de Suède, il s'appuie sur un solide jonc à pommeau d'or, don de Madame Sand. Il coiffe un magnifique chapeau haut de forme gris, cerclé d'un demi-crêpe, à bords plats, tuyau évasé dans le bas, affectant une fuite élégante vers le sommet. C'est le type accompli du chapeau baudelairien. Des boucles de cheveux d'un roux ardent s'éparpillent sur son collet. Le visage est souriant, les yeux pétillent de malice. Les moustaches surplombent des lèvres railleuses, toujours prêtes à la riposte. Les manchettes de la chemise d'une blancheur impeccable, le col, qu'il porte rabattu, et la teinte grise du chapeau, sont les points clairs qui désignent à tous les regards l'aéronaute fameux.

Nous franchissons les solides barrières mobiles, objet de la curiosité générale. C'est une conception de M. Anspach. On les inaugure. Elles sont pimpantes, d'un effet sympathique. Tout de suite, la

voix populaire les baptise : « Barrières Nadar ». C'est sous ce nom que désormais elles seront connues et mentionnées sur les registres de l'administration.

Nadar nous a vus. Il s'avance à notre rencontre, la main tendue. Il nous mène tout de suite au milieu de la place, devant la large ouverture pratiquée dans le sol pour la prise de gaz, puis nous conduit devant l'estrade aux fauteuils dorés recouverts de velours cramoisi, adossée au parapet du Jardin, à l'angle du boulevard Botanique. C'est là qu'il recevra Léopold Ier et ses ministres, leur souhaitera la bienvenue. L'arrivée du cortège royal est annoncée pour cinq heures.

— Je te présenterai au Roi, dit Nadar à Baudelaire, et je te donnerai la parole. Prépare ton compliment et dis au courant de ton improvisation que tu t'es fixé à Bruxelles pour y devenir un « grand poète Belge ! »

— Incorrigible blagueur, siffle entre ses dents Baudelaire courroucé.

Et sans plus tarder, Nadar me signifie mes attributions définitives dans le fonctionnement général. Il me prescrit en outre d'initier Baudelaire aux éléments de la science aérostatique et de lui servir de cicérone ; Baudelaire est un inlassable curieux, avide de connaître ces notions, nouvelles pour lui. Son esprit inquiet est impatient de pénétrer l'inconnu. Depuis longtemps déjà, il a le désir d'éprouver par lui-même, et non plus par des récits, les sensations ressenties au cours d'un voyage dans les airs. Nadar lui a promis de l'emmener cette fois-ci, et il compte partir avec nous. Je dois le placer auprès de moi, dans la nacelle, au poste des observations scientifiques qui m'est assigné.

Il est deux heures. Sous une tente mobile, on a déposé la caisse contenant les instruments. Aidé de Baudelaire, je les déballe. Avec minutie et des gestes d'enfant apeuré, Baudelaire reçoit de mes mains un baromètre, des thermomètres à maxima et à minima, un hygromètre, un pluviomètre, une boussole, et un attelage de sonneries pour l'étude des variations du son. Je lui explique avec quelques détails sommaires, le fonctionnement et le but de tous ces appareils, en apparence mystérieux. Nous nous dirigeons vers la nacelle, jolie maisonnette à deux étages. Elle est là, debout sur le pavé, attendant le moment d'être arrimée au cercle du filet. Nous y entrons, et nous montons sur sa partie supérieure. Dans l'angle qui m'est réservé, sur un dispositif ad hoc, de concert avec Baudelaire, je fixe mes instruments. Je complimente mon compagnon sur sa bonne façon de s'y prendre.

Il me répond : « J'ai désobéi à ma vocation, j'étais destiné à devenir un vieux savant. Si c'était à refaire ! Mais on ne recommence pas sa vie. Il faut aller inexorablement vers la chute finale par le chemin qu'on a pris ».

À ce moment, je considère attentivement Baudelaire. Il forme un contraste frappant avec son ami Nadar, excepté pour les yeux qui chez tous les deux sont aussi vifs, aussi éclatants, mais plus profonds, plus beaux, d'un ovale parfait chez le poète. J'admire la prestesse de ses longs doigts au bout desquels luisent des ongles artistement taillés en pointes. Il est habillé tout de noir, comme un quaker. J'examine son visage grave et douloureux, où se sont imprimées, en quelques rides accentuées, les souffrances physiques, les angoisses morales. Nous sommes au 26 septembre 1864. Il a donc quarante-trois ans et cinq mois, étant né le 21 avril 1821. Nadar est plus vieux d'une année, ayant vu le jour en 1820, et en avril aussi, le 5. « C'est le mois des poissons volants, m'a dit Nadar, et voilà le secret de ma destinée ! » Ils sont donc l'un et l'autre dans la force de l'âge, au faîte de la vie, à l'époque de la pleine floraison intellectuelle, de la puissance corporelle. Je les compare, puisqu'ils sont là sous mes yeux : Nadar semble un jeune homme ; il est exubérant d'éléments vitaux. En effet, il vivra jusqu'à quatre-vingt-dix ans. La mort a déjà touché Baudelaire. Avant trois ans, il succombera après une agonie prolongée, à la plus épouvantable des décrépitudes, celle où

l'esprit restant debout, la victime assiste, impuissante et désespérée à sa déchéance progressive. Je continue à détailler mon illustre compagnon. Les cheveux sont sablés de vieil argent, rares sur le sommet de la tête, avec un commencement de calvitie, comme une tonsure de prêtre. Quelques longues boucles retombent en grisaille sur le col du vêtement. Ce n'est plus la chevelure épaisse et coupée, du plus beau jais, affectant la forme d'un casque sarrasin, selon la vision de Théophile Gautier en 1840. Il y a peut-être une faute de goût dans sa mise élégante et sobre : ainsi que Nadar, il porte une cravate nouée largement à la façon de La Vallière ; mais elle est d'un rouge flamboyant, à carreaux blancs. Cette cravate est faite d'un madras, souvenir persistant de son séjour à l'Île Maurice. Il est chaussé de souliers à la Molière, découvrant un pied très petit, fortement cambré. Un chapeau haut de forme, noir, à bords plats, aux reflets chatoyants, le coiffe. Comme celui de Nadar, le tuyau en est d'un contour excentrique, conforme à son caprice d'esthète alambiqué. Ce chapeau lui vaudra des mésaventures comiques avec les Bruxellois, inhabiles à lui en fabriquer de semblables. Son linge est d'une blancheur de cygne et rebelle aux raideurs de l'empois.

Je suis agenouillé devant le baromètre de Fortin pour en régler la cuvette inférieure. Après moi, Baudelaire tourne la vis mobile et calcule la hauteur du mercure. Brusquement Nadar qui nous avait quittés, réapparaît. Il vient s'informer de la marche des opérations, et nous annonce que la Commission scientifique belge est arrivée.

— Eh bien, mes savants, il faut aller la recevoir ! Je distingue deux de ses membres, en petite tenue militaire, et en service commandé, le capitaine Sterckx et le lieutenant Frédéric.

Nadar est campé auprès de Baudelaire. La différence de leur taille est marquante. L'aéronaute est très grand, il mesure un mètre soixante-dix-huit centimètres ; l'écrivain dépasse de très peu la moyenne, celle de Napoléon et de Hugo, il toise un mètre soixante-cinq centimètres. Tous les deux ont la tête courte et ronde, celle des Latins. Cela me frappe au milieu des Belges qui nous entourent et qui ont des têtes longues, celles des Germains.



Le temps s'écoule. Il est quatre heures et demie. Le soleil commence à décliner. Le « Géant » presque complètement gonflé veut déjà quitter le sol. Il se balance, retenu par cent vingt soldats de l'infanterie de ligne. Un vif mouvement se produit : c'est le Roi qui arrive en voiture attelée à la Daumont. Nadar se précipite, allongeant ses grandes jambes, m'entraînant, entraînant Baudelaire, entraînant tout le monde. Il a saisi Baudelaire par le bras, mais voilà Baudelaire qui résiste, se débat, se dégage et s'enfuit, prétextant l'insuffisance de sa toilette.

Alors apparaît la silhouette élancée et fine du Roi. Malgré son âge, Léopold I^{er} se tient droit comme un « i ». Son visage glabre, à l'anglaise, est animé de deux yeux pleins de flamme. Le sourire est dédaigneux, sarcastique et bienveillant à la fois ; les cheveux sont plats et noirs. Le Roi porte perruque. Il s'avance avec empressement et tend la main à Nadar. Celui-ci se découvre, arborant sa chevelure de feu, s'incline profondément, salue tous les personnages qui entourent le monarque, et se dispose à conduire le cortège royal vers l'estrade. Le Roi s'y refuse et dit :

— Non pas, Monsieur Nadar ! Je suis venu un peu en avance pour avoir le plaisir de parler avec vous, pour assister aux dernières manœuvres de votre départ et recevoir ainsi une leçon de science aérostatique.

« Ah! Sire, réplique vivement Nadar je me sens indigne de donner des leçons à votre Majesté! »

Et alors entre le Roi et Nadar s'engage un colloque étincelant. Ils ont tous les deux infiniment d'esprit et sont égaux par l'intelligence et la noblesse des sentiments. Ils ont marché à petits pas. Je me suis tenu un peu à l'écart. Nadar m'aperçoit. Il me fait un signe. Je m'approche, chapeau bas, rougissant et troublé.

Nadar dit au Roi :

— Permettez-moi, Sire, de présenter à votre Majesté le plus jeune et le plus téméraire de mes voyageurs.

— Soyez le bienvenu, jeune homme. J'aime les jeunes gens et les audacieux. « Sic itur ad astra ! » Montez dans l'empyrée, mais revenez sain et sauf. C'est le meilleur souhait que je puisse vous adresser dans ce moment !

Je me retire à reculons, en me courbant, balbutiant quelques paroles incohérentes, confus et fier. Autour du ballon, il y a une vive agitation. Le Roi circule lentement, accompagné de Nadar. Il questionne, réplique et souvent sourit aux explications de son cicérone qui a toujours l'à-propos plaisant. En voyant les sacs en grosse toile contenant du sable et qui doivent nous servir de lest, le Roi demande à Nadar si c'est du sable belge.

— Dans ce cas, dit-il, Monsieur Nadar, il faudra vider tous ces sacs avant de quitter la Belgique, car vous savez que je suis le gardien de l'intégrité du territoire

— Non, Sire, réplique Nadar, c'est du sable français

— Dans ce cas, répond avec vivacité le Roi, vous êtes coupable de violation en notre territoire

Nadar s'excuse :

— Sire, pardonnez-moi ! vous savez que les Français emportent toujours de la terre nationale aux semelles de leurs bottes.

De toutes parts des rires explosent.

On apporte une dépêche télégraphique à Nadar. Elle émane de M. Le Verrier, directeur de l'Observatoire de Paris.

— De quel côté le « Géant » va-t-il se diriger ? fait le Roi.

— Pour l'instant le vent vient de Russie. Il souffle fortement de l'est sur toute la région septentrionale. Nous irons vers le nord-ouest, c'est-à-dire aux États-Unis.

— Et si le vent tourne ?

— Eh bien, nous resterons en Belgique

— C'est cela, conclut le Roi ne sortez pas de nos frontières et rendez-moi au Palais de Laeken ma visite d'aujourd'hui ».

Nadar se confond en remerciements.

— Décidément, Monsieur Nadar, vous êtes beaucoup trop bienveillant à mon égard !

— Ah ! Sire, Votre Majesté ne saura jamais assez l'immense sympathie que j'ai — que nous avons tous en France pour le Roi des Belges.¹

Sur cette assurance de Nadar, Léopold I^{er} se retire vers l'estrade royale. L'heure du départ est imminente Tout est en ordre. Nadar fait l'appel de ses compagnons ; un papier à la main. On équilibre le ballon en relâchant méthodiquement les cordages, mais il ne bouge pas. Il est trop

¹ Tout ce colloque est absolument historique.

chargé. Nadar désigne alors les voyageurs qui doivent descendre. Ce sont les derniers inscrits. Dans cette proscription est compris l'infortuné Baudelaire. Sa déception est vive ; il en gardera rancune à son vieil ami.

L'aéronaute a dû écourter ses adieux à sa femme et à son enfant. Il est monté, le dernier, dans la nacelle dont il a clos solidement l'entrée.

La minute est solennelle. Tout le monde s'est tu. Alors, Nadar lève sa canne vers le capitaine des manœuvres juché sur le cercle supérieur, enlève son chapeau, exécute un large salut dans la direction du Roi et d'une voix retentissante commande :

— Lâchez tout

Le ballon monte au-dessus de la ville...

Resté à terre, Baudelaire m'a jeté ce salut ironique

— Bon voyage et prompt retour ! Demain, mardi, à midi, je t'attendrai, nous déjeunerons ensemble à l'Hôtel du Grand Miroir !

— Demain, nous serons à New York, avais-je répondu étourdiment.

Les événements devaient donner raison à Baudelaire, à ma confusion, mais pour le plus grand honneur de ma vie.



DEUXIEME JOURNEE

*Agapes à l'Hôtel du Grand Miroir,
dans la chambre de Baudelaire
Menu épicurien
Gloire aux vins de France
Anathème aux buveurs belges
L'Automotion aérienne
Théorie du « Plus lourd que l'air »
Apparition de Nelly, la servante de l'hôtel
La chauve-souris de la Chapelle Sainte-Anne*

Bruxelles, mardi 27 septembre, 1864.

Le « Géant » avait quitté le pavé de l'agglomération bruxelloise, la veille, au déclin du jour. Son voyage fut assez court. Il traversa diagonalement la Belgique du nord-est au sud-ouest, pour atterrir un peu avant minuit entre Ypres et la mer. Nous rentrâmes le lendemain matin à Bruxelles. Nous n'avions pas quitté la Belgique. Le vœu du Roi était exaucé ; la prédiction de Baudelaire, accomplie. Avertis télégraphiquement de notre rentrée, Madame Nadar, son fils Paul, le poète des Fleurs du Mal, et quelques amis, notamment Jean Rousseau, rédacteur au « Figaro » et Bérardi, directeur de l'« Indépendance Belge », se trouvaient sur le quai à notre arrivée à la **Gare du Nord** (*ndlr : actuelle Place Rogier*). Baudelaire nous aperçut tout de suite. Il se précipita vers moi, les bras ouverts, tandis que Nadar pressait sur son cœur sa femme et son enfant. Sans tarder, Baudelaire me rappela qu'il m'avait invité à déjeuner. Il dit à Nadar : « Je te confisque le jeune Barral ». Nadar y consentit à la condition que je lui fusse rendu avant le soir, car il aurait besoin de moi pour sa correspondance. « C'est convenu, répliqua Baudelaire, je te restituerai ton secrétaire de bonne heure et en parfait état ».

On rit, on se sépare, et tandis que Nadar avec les siens monte en voiture pour se rendre à l'« Hôtel des Étrangers », bras dessus, bras dessous, Baudelaire et moi partons à pied. Nous voilà traversant la **place Rogier**, longeant la **rue Neuve**, empruntant la **place de la Monnaie**, la **rue de l'Écuyer**, le **passage Saint-Hubert**, pour aboutir au domicile du poète, **rue de la Montagne**, au siège de l'« Hôtel du Grand Miroir ».

Je connais assez bien les Fleurs du Mal.

— Vous étiez destiné à séjourner ici ! dis-je.

Surpris, Baudelaire me regarde.

— Oui, c'était écrit ! Dans votre sonnet sur la Musique, vous avez enchâssé le nom de votre résidence future.

En regardant les lettres d'or sur la façade de l'hôtel, je déclame à mi-voix :

*Je sens vibrer en moi toutes les passions
D'un vaisseau qui souffre :
Le bon vent, la tempête et ses convulsions*

*Sur le sombre gouffre
Me bercent, et parfois le calme, — **grand miroir**
De mon désespoir !*

J'insiste sur les deux mots prédestinés qui m'ont frappé. Baudelaire sourit, étonné de ma mémoire juvénile. « Suis-moi, dit-il. J'ai commandé un repas simple et délicat pour célébrer le retour de l'enfant prodigue. On doit nous servir, à midi précis, dans ma chambre. Nous pourrions bavarder plus tranquillement. Je veux connaître exactement tes impressions pour les reproduire dans un poème en prose

« Perdu dans les airs ! » Je vais donc te faire subir un dur interrogatoire ; tu trouveras, je l'espère, un dédommagement agréable dans le menu, commandé d'accord avec le chef de la maison. En voici la composition. D'abord, pas de hors-d'œuvre. C'est inconnu ici. Nous entrerons immédiatement en matière par une omelette « à la française », c'est-à-dire avec un ventre rebondi, car l'omelette belge est plate comme le reste. Omelette au sang de lièvre. La chasse est ouverte. C'est une garantie. Elle ne sera pas teinte à la terre de Sienne. Elle sera capitonnée de petits champignons de provenance parisienne préalablement sautés à la poêle. Ensuite, nous passerons aux cailles des vignobles de Moselle, saisies à la casserole, présentées sur odorante croustade et bardées de feuilles de vigne. Nous terminerons par un légume de saison ou par une jolie salade préparée à la française. Toute cette cuisine au beurre des Flandres le plus fin, celui de Dixmude, et par un artiste culinaire. Tu m'en diras des nouvelles ! Pour dessert : roquefort vieux, poires, raisins, noisettes, au choix. Et l'essentiel, le vin ! J'ai choisi du Corton, de l'authentique. Nous aurons du véritable cognac pour accompagner le café. Et ce café sera du moka ! Du moka d'origine arabe et d'importation britannique. Il y en a ici une petite provision pour les gourmets. Il sera passé dans un filtre français, et non point dans un sac flamand, afin d'échapper à l'infâme chicorée avec laquelle les Belges ont aboli la finesse de leurs sens gustatif et olfactif ».

Nous avons avancé à petits pas, nous arrêtant à chaque moment, Baudelaire me retenant par les revers de ma redingote pour appuyer ses affirmations. En procédant ainsi, nous avons franchi deux étages d'un escalier étroit et raide, aux marches peintes en jaune et vernies. Baudelaire s'arrête et donne un tour de clef à une petite porte numérotée en noir : 39. Nous pénétrons dans la chambre du poète. Je suis impressionné péniblement par la médiocrité de l'ameublement : un lit en faux acajou avec édredon vert, une armoire, une commode, un canapé râpé, un fauteuil usé, deux chaises au cannage fatigué, une petite carpe. Nulle pendule sur la cheminée ; à sa place, une lampe sous abat-jour. Une table couverte de papiers et de livres s'appuie au mur, et sur ce mur règne une tenture décolorée. Au milieu de la pièce, vivement éclairée par une fenêtre assez haute, un guéridon resplendit. Le couvert a été préparé avec élégance. La nappe : éblouissement de blancheur. Elle est d'une trame fine serrée, douce au toucher et à l'œil.

— C'est de la toile, observe Baudelaire, de la belle toile amande tissée aux environs de Courtrai avec du lin roui dans les eaux de la Lys ou de Yperlée. La richesse d'un linge de table aiguise

l'appétit. D'ailleurs, nous allons manger de la cuisine française. Le chef est parisien. Il sait que je suis un compatriote. Il me soigne, car mon estomac est rebelle aux pesanteurs des indigestes pâtures bruxelloises.

Sur ces entrefaites, apparaît le propriétaire de l'hôtel M. Lepage, monté pour nous saluer. Il est plein d'égards pour son pensionnaire, dont il sait toute la valeur littéraire. Au surplus, Baudelaire est un client agréable. Il vit paisible, solitaire, sans exigences ; ses formes sont polies, aristocratiques même. Il fait une dépense d'environ deux cents francs par mois, et jusqu'ici, il a payé assez régulièrement. Baudelaire n'est encore qu'au début de son séjour. Bientôt cela va changer, s'aggraver de toutes les façons, par la maladie, le dégoût, la pénurie d'argent. Il aura dans quelques semaines des relations aigres-douces avec Madame Lepage, une Picarde, petite femme acariâtre et revêche, qui tient la caisse et n'admet pas les crédits prolongés.

Débarqué dans l'après-midi du 16 avril 1864 à ce très bourgeois « Hôtel du Grand Miroir » sur les indications de Joseph Stevens, le peintre animalier, Baudelaire a déjà, depuis, éprouvé de durs déboires. Il videra la coupe d'amertume jusqu'à la lie. Dans ce Sahara provincial qu'est Bruxelles à cette époque, il s'ennuie profondément, et il a saisi avec empressement l'occasion de reprendre contact avec des Français de passage. Toutefois, dans cet « Hôtel du Grand Miroir » qu'il a immortalisé par son séjour et qui fut son purgatoire, on sera plein de sollicitude, quand il tombera gravement malade le samedi 31 mars 1867. Il y sera soigné avec dévouement par le jeune docteur Oscar Max, le médecin coutumier de la maison.

Nous nous mettons à table, placés en face l'un de l'autre. On apporte l'omelette. Elle est splendide, odorante, rebondie, d'un brun fauve. Baudelaire m'explique alors que les Belges ne connaissent point cela. Leur omelette est plate, non reliée, à peine battue, sans assaisonnement, et par conséquent, fade et indigeste.

— Ceci est une omelette à la Condorcet, c'est-à-dire qu'elle contient dix œufs. C'est une omelette opulente que j'ai commandée en vue de ton jeune appétit. Faisons-y honneur. Ouvrons le ventre à cette négresse.

Cela dit, Baudelaire taille dans la masse fumante, me sert copieusement avec un geste large et autoritaire. Et à brûle-pourpoint, la bouche pleine, presque aussitôt, il engage la discussion, en me criant ces mots :

— Il est toujours épatant et contradictoire, ce Nadar ! Il soutient que le ballon est un engin stupide, indirigeable et il lui fait une réclame de tous les diables. Au lieu de s'en servir, pourquoi ne s'enlève-t-il pas publiquement à l'aide de l'hélicoptère de son noble ami, le vicomte d'Amécourt, ou avec l'aéroplane de l'ingénieur Pline, le troisième du nom ?

Je demeure un peu interloqué. Après une pause, je réponds, chassant de la main les miettes de la nappe : « C'est bien simple, Monsieur Baudelaire, et très logique. Nadar, mon maître Nadar, crut d'abord, comme beaucoup d'autres qu'on pouvait trouver la « direction des ballons ». Après une série d'études approfondies, d'expériences suivies, d'ascensions nombreuses, exécutées depuis 1849, il se fit une opinion toute différente. Il fut persuadé que c'était suivre une fausse piste, qu'on trouverait peut-être — non point la « direction » — la « dirigeabilité » dès aérostats en modifiant leur forme ronde ou de poire, mais qu'il fallait surtout renverser l'énoncé du problème. Il était arrivé à cette conviction que pour se diriger dans l'atmosphère, il fallait être plus lourd, plus puissant que l'air. Fort de cette idée, il publia un petit traité intitulé spirituellement *Le droit au vol*, immédiatement traduit dans plusieurs langues, notamment en anglais, avec ce titre *The Right to fly*, le traducteur, M. Harry, n'ayant pu reproduire le calembour français ».

— La plupart de nos jeux de mots sont intraduisibles en anglais, interrompt Baudelaire, qui connaît à fond la langue de Shakespeare.

— Sans désespérer, habile à battre le fer quand il est chaud, Nadar fonda le mois suivant, la « Société d'Automotion Aérienne » et créa un journal pour lui servir de moniteur officiel sous le vocable de « L'Aéronaute ». Nadar n'entreprend rien à moitié ! En peu de semaines, il a organisé et abrité tout cela dans ses vastes ateliers de photographie. Il a su obtenir les hauts patronages. Même l'Empereur lui est sympathique et lui offre un important concours financier. Mais Nadar, qui est un farouche républicain de 48, n'en veut pas ! Il préfère les cinq cents francs d'Hugo.

Ici, Baudelaire esquisse un mouvement de surprise et murmure : « Le nigaud ! » Je ne m'arrête point et je poursuis mon exposé auquel mon hôte, du reste, semble s'intéresser vivement, car il demeure silencieux et fixe sur moi son regard aigu.

— Nous travaillons ferme. On se réunit le vendredi soir de chaque semaine dans le plus vaste salon de Nadar, transformé en salle d'études ; avec un tableau noir, une longue table, des chaises nombreuses, un brillant éclairage. Nous sommes là au numéro 35 du boulevard des Capucines, en plein Paris vivant (et viveur ! ajoute Baudelaire). Chacun apporte ses idées, soumet ses calculs, ses projets, ses inventions. Nous sommes pleins de foi, d'ardeur et de désintéressement. Toutefois comme il y a des frais, beaucoup de frais même, que la construction et les essais des appareils automoteurs coûtent cher, que nous ne sommes pas riches, que Nadar s'entête à refuser les appuis officiels, il faut trouver de l'argent : de là l'explication des ascensions payantes du « Géant ». Mais, Monsieur Baudelaire, je me perds en détails oiseux...

— Pas du tout ! Pas du tout ! Tout cela est très intéressant, très chevaleresque même. Cependant n'est-ce point commettre une faute de tactique que de mépriser le ballon qui a derrière lui un long état de service et qui constitue l'indispensable pour se maintenir dans les airs ?...

Je m'agite et réplique avec promptitude :

— Nullement, Monsieur Baudelaire, le ballon, c'est l'ennemi ! Le ballon, c'est l'obstacle à la solution du problème de l'automotion aérienne.

— Automotion ! Pourquoi ce néologisme, interrompt Baudelaire, et pourquoi pas navigation aérienne ?

Le mot automotion est excellent, préférable aux autres dénominations, parce qu'il généralise la découverte future, sans préciser le mode définitif, encore incertain, de la machine volante. Aura-t-elle la forme d'un navire, d'une maison, d'un oiseau, ou affectera-t-elle tout autre aspect ? On l'ignore. Nous sommes dans l'ère des tâtonnements. L'homme icarien, c'est-à-dire l'homme volant avec des ailes attachées aux aisselles est un rêve mythologique, impraticable. Il contredit les lois de la mécanique. On perd son temps en cherchant de ce côté. Les hommes-oiseaux auront toujours le sort tragique de l'infortuné fils de Dédale. Vous-même vous l'avez proclamé dans vos « Plainte d'un Icare » :

*En vain j'ai voulu de l'espace
Trouver la fin et le milieu ;
Sous je ne sais quel œil de feu,
Je sens mon aile qui se casse.*

Sur un plat d'argent, on a servi les cailles, au nombre de quatre. Elles ont rempli la pièce d'un fumet odorant. Avec dextérité, Baudelaire en saisit deux qu'il place au milieu de mon assiette, couchées

sur une croûte dorée, habillées de feuilles de vigne légèrement rissolées. Puis avec élégance, il saisit la cuillère et les arrose de sauce. Je remarque qu'il a choisi les plus dodues pour me les offrir et je lui en fais le reproche. Il me répond : « L'hôte se doit à son invité ». Les cailles cuisinées par un artiste culinaire sont un mets des dieux. Celles-ci sont rôties à point, croquantes et tendres, le jus a parfumé leur chair ».

Nous les savourons dans un silence religieux. Nous sommes conquis par la gourmandise, oublieux des conceptions de l'esprit. Quand il ne reste plus rien sur nos assiettes que des débris insignifiants, Baudelaire verse dans nos deux verres le vieux Corton (*ndlr : grand vin de Bourgogne*) qui attendait ce moment décisif, entoure son cristal d'une amoureuse main, flaire doucement le divin breuvage, allonge le bras vers moi et dit :

— À la gloire des aviateurs du siècle prochain

Puis il boit à petits coups, par gorgées lentes, et ajoute

— Voilà un vin que jamais les Belges ne sauront estimer à sa valeur.

De nouveau, il remplit nos verres, et je pense, à part moi, que décidément Baudelaire en veut à la Belgique. Mais il ne garde pas longtemps le silence, et reprenant le sujet interrompu de notre conversation :

— Les séances de votre Société doivent être des plus attrayantes et instructives ! Ah si j'étais à Paris, comme je me ferais un plaisir d'y assister Mais, voilà ! ...

Je pose devant moi mon verre vidé pour la troisième fois. - Ce vieux vin bourguignon est éloquent et despotique. Je sens qu'il va me rendre bavard.

— Oui, certes, nos réunions sont animées, passionnées, parfois même orageuses. Chacun tient pour sa conception, n'admet pas facilement la réfutation de ses calculs ! Et puis, nous devons nous défendre contre l'invasion de la fausse science. Il existe en effet toute une série de thèses menteuses dont les chercheurs sérieux ne doivent pas se préoccuper. Montucla, au dix-huitième siècle, disait déjà qu'elles étaient les écueils de l'esprit humain et les avait énumérées alphabétiquement de la sorte : Circonférence du carré ; Direction des ballons ; Duplication du cube ; Mouvement perpétuel ; Panacée universelle ; Pierre philosophale ; Quadrature du cercle ; Trisection de l'angle.

— À cette nomenclature des stupidités de l'esprit humain, il me semble, dit Baudelaire, qu'on pourrait ajouter : la prédiction du temps et la prédiction de l'avenir. Mais pour ce qui concerne la « direction des ballons », n'a-t-on pas obtenu déjà quelques résultats heureux ? Il me souvient, si ma mémoire est fidèle, avoir lu dans les journaux le récit d'expériences intéressantes.

Vivement, je réplique.

— D'abord, il ne faut point employer le mot « direction », il faut lui préférer « dirigeabilité » ou « dirigibilité ». Il faut aussi abandonner le mot ballon, juste bon pour les montgolfières ou les sphériques, mais enfantin et surtout intact, quand on l'applique aux aérostats allongés ou piriformes. En effet le mot «ballon» vient de «balle», chose ronde qu'on jette dans l'espace. C'est une expression qui nous est transmise des Grecs par une série de métamorphoses linguistiques que j'ai présentées à l'une de nos séances, lors de l'élaboration d'un vocabulaire d'automotion aérienne. Je suis un peu helléniste ou « hellénisant », Monsieur Baudelaire...

Baudelaire m'interrompt, et parodiant la voix et l'accent de Philaminte s'adressant à Balise dans *Les Femmes savantes*, déclame, élevant le ton :

— Du grec Ô ciel ! il sait du grec, ma sœur

Il continue :

— Tout cela est logique, trop ignoré. Mais puisque, avec raison, vous vous préoccupez d'établir des termes précis, en puriste de la langue française, j'objecte qu'il ne faut point adopter « dirigeabilité » et « dirigeable ». Correctement, il faut écrire et prononcer : « dirigibilité » et « dirigible ».

— Nous y avons songé ! Mais voilà ! C'est une question d'euphonie. On a été choqué par la voyelle i : trois dans l'adjectif et cinq dans le substantif ! Quelqu'un a dit : « dirigibilité » et « dirigible » sont des mots agaçants, acides comme des pommes vertes...

À cet instant, la porte est ouverte brusquement. Dans l'encadrement, une servante accorte apparaît, un plateau à la main. C'est le café ! Vive, rapide, elle entre sans crier gare et adroitement, dépose au milieu du guéridon une cafetière d'argent, un sucrier de porcelaine, une bouteille de cognac présentant de multiples étoiles sur l'étiquette. En disposant tasses et cuillères, elle dit en clignant un œil malicieux du côté de mon hôte, qui sourit :

— Madame m'a bien recommandé de vous assurer que c'est elle qui a préparé le café et non pas moi.

Puis, elle s'esclaffe, ouvrant des lèvres lippues sur des dents magnifiques. Cette fille singulière mêle à sa familiarité de la vénération pour son pensionnaire. Elle est à la fois effrontée et respectueuse dans ses façons. C'est une belle fille de table d'hôte, appétissante à voir. Dans les veines, elle a du sang français de sa mère, et du sang wallon de son père, un Belge de la contrée. C'est une métisse blanche, comme beaucoup d'enfants des frontières. Elle a, de façon outrancière, les qualités et les défauts des deux pays voisins : « La lisière est pire que le drap » dit le proverbe. Cette provocante enfant répond au joli nom de Nelly. Elle me paraît assez au courant des habitudes du poète. Elle se retire sans hâte et, de la serviette qu'elle tient à la main, elle applique un coup vigoureux sur le canapé qui lui envoie un épais nuage de poussière. Elle se retire évidemment avec regret. Au moment où elle pénètre dans le couloir, nous percevons un cri aigu.

— Nelly, apportez la chauve-souris, commande Baudelaire.

La servante reparait triomphalement avec une cage qu'elle dépose sur la commode et, se tournant vers nous, dit bruyamment :

— Monsieur Baudelaire, voilà votre sale bête

Baudelaire vide sa tasse, s'essuie la bouche, se lève et s'approche de la chauve-souris suspendue dans sa prison, la tête en bas. Je me suis tourné du côté de mon hôte que Nelly frôle d'assez près.



— Tiens, voici justement une objection vivante à l'impossibilité de ce que tu as nommé tout à l'heure « L'Homme icarien », c'est-à-dire l'homme volant avec un mécanisme d'ailes à ses épaules. Tu m'as fait observer que nous n'avions ni la même anatomie ni la même ossature que l'oiseau. Il y a une dizaine de jours, cette chauve-souris ayant mal visé son but², au milieu de ses lacets aériens, s'est abattue à mes pieds dans la cour de l'hôtel, à la tombée de la nuit. Elle était étourdie, je l'ai ramassée facilement dans mon mouchoir et je l'ai incarcérée dans cette cage, veuve du canari de Nelly. Je l'alimente avec de la mie de pain et du lait. Bientôt, je lui rendrai la liberté dans les combles de la **chapelle Sainte-Anne**, ma voisine d'en face, d'où elle est venue. D'abord, elle m'a répugné. Puis, peu à peu, je l'ai touchée, j'ai caressé son corps

2 L'ancienne chapelle Sainte-Anne, où nichait la chauve-souris, se trouvait auparavant rue de la Montagne, en face de l'hôtel du poète. Aujourd'hui, elle est accolée à l'église de la Madeleine, dans la rue du même nom.

huileux et je suis arrivé à humer avec délices le relent musqué qu'elle exhale. C'est une chauve-souris avec des appendices auriculaires très pointus. Je m'amuse, quand elle somnole pendant le jour, à étendre ses ailes membraneuses, soyeuses et poilues. Vois ! Mais sont-ce des ailes ?

Baudelaire ouvre la porte de la cage, entre sa main avec précaution, et touche du bout des doigts l'animal qui tressaille et glapit. Durant cette manœuvre, Nelly, la servante joyeuse, regarde, en se tenant les hanches.

— Et pourquoi, reprend Baudelaire, l'homme resterait-il inférieur à cette bête obscure, maîtresse de l'espace ?

Quatre coups espacés et vibrants qu'ont précédés quatre coups avertisseurs plus grêles, sonnent au **beffroi de la Grand'Place**, voisine de l'« Hôtel du Grand Miroir », et se répercutent en échos argentins dans la cour.

Je me dresse précipitamment : et Nadar qui m'attend pour sa correspondance !

— Monsieur Baudelaire, permettez-moi de me retirer et d'aller promptement à l'« Hôtel des Étrangers », **rue Fossé aux Loups**, d'autant plus que ce soir, je suis invité à dîner chez M. Léon Rote, l'un des voyageurs belges du « Géant ».

— Je te rends ta liberté, répond Baudelaire. À demain matin, comme c'est convenu, pour aller ensemble à Waterloo. Nous prendrons le chemin des Français, par Hal et Tourneeppe. La gare du départ est à dix minutes d'ici.

Je saisis mon chapeau et ma canne ; je serre avec effusion les deux mains que me tend mon hôte incomparable ; je salue Nelly qui me fait une railleuse révérence, et je me hâte vers Nadar.

(ndlr : ce chapitre qui n'a pas de lien direct avec Bruxelles n'est pas repris ici)

QUATRIEME JOURNEE

Banquet Nadar à l'Hôtel des Étrangers
Les convives, Le menu
Toasts épistolaires de Victor Hugo
de Mme Sand, de Louis Veuillot
La sobriété et la continence de Baudelaire
Terminaison de la soirée au « Pacheco »
Baudelaire y prêche tout au long un sermon de Lacordaire
Conversion imprévue
L'amour maternel purifie les souillures du corps
La chasteté de Baudelaire

Bruxelles, à l'Hôtel des Étrangers et au « Pacheco ».
Jeudi, 29 septembre, 1864.



Nadar a formé le projet de réunir, dans un grand dîner, quelques notabilités de Bruxelles et quelques-uns de ses amis, de France et d'ailleurs. Il veut fêter l'heureux voyage du « Géant ». Il a lancé une trentaine d'invitations pour le jeudi 29 septembre, à six heures du soir, à l'Hôtel des Étrangers, **rue Fossé aux Loups, n° 32³**, où il continue à résider avec les siens. Le banquet a lieu dans la vaste salle é manger du rez-de-chaussée. Le beau temps n'a point cessé de régner. L'après-midi est tiède, ensoleillée. Nadar attend et reçoit ses hôtes à l'extérieur, au bas du perron. Il a fait placer des tables et des chaises, et il offre l'apéritif aux arrivants. On s'assied, on parle, on se lève, on va de l'un à l'autre pour se saluer, s'interroger, se congratuler. Nadar est resté debout. Avec sa bonne grâce engageante et spirituelle, les mains tendues, il accueille tout son monde. Voici les deux fils d'Hugo, Charles et François ; Jules Anspach, bourgmestre de Bruxelles ; Henri Bérardi, directeur de l'Indépendance Belge ; Eugène Bourson, le fils du directeur du Moniteur Officiel ; les deux frères Ghémar, habiles photographes. Voici le capitaine Sterckx ; l'ingénieur Léon de Rote ;

³ L'actuel Belga Queen se trouve à cette adresse.

Alexandre Dumas fils, de passage dans la capitale brabançonne ; Jean Rousseau, rédacteur au Figaro ; Renson, fondateur de la récente « Gazette » ; Gustave Frédéric, un critique littéraire des plus distingués ; M. Nizet-Corvilain, un de nos compagnons d'ascension, et puis, beaucoup d'autres. Voici enfin Baudelaire. Nadar s'empresse au devant de lui. Tous les deux se connaissent et s'aiment depuis de longues années, mais ils sont loin d'être toujours d'accord sur le terrain artistique et littéraire. Nadar n'est ni poète ni musicien et ne comprend rien aux vers ni à la musique. C'est lui qui a répondu à l'envoi d'un sonnet de Baudelaire « Je n'y entends rien du tout. Peut-être y verrai-je plus clair, quand le morceau sera imprimé. » Ce poème intitulé *Le Réve* fait partie des *Fleurs du Mal* avec l'inscription dédicatoire « à F. N. » (Félix Nadar). Jamais ce dernier ne put en saisir la mystérieuse beauté. Madame Nadar apparaît, tenant par la main son fils Paul. On va la saluer avec empressement et respect. Elle sera l'unique dame du festin. A six heures et demie, un maître d'hôtel annonce : « Madame et Monsieur Nadar sont servis. » Le bourgmestre Anspach offre le bras à l'amphitryonne, et pêle-mêle, lentement, autour de la longue table ovale, on se range comme on peut, Nadar ayant omis d'organiser d'avance le placement des convives. Toutefois Nadar préside avec les deux fils d'Hugo à ses côtés ; Madame Nadar est en face, ayant à sa droite M. Anspach et à sa gauche Alexandre Dumas fils. Le hasard ne m'a pas favorisé, car je suis au bout opposé de celui de Baudelaire. Le menu est bizarre mais choisi.

C'est Nadar qui l'a composé et il fait l'objet des sarcasmes de Baudelaire. Je me souviens qu'il débutait par un potage très pimenté, trop pimenté, et qu'il se clôturait par une bombe glacée, dite « bombe du Géant ». Celle-ci affectait la forme d'un ballon aux couleurs de France et de Belgique. Le bleu était très pâle ; le jaune, très clair, et la bande noire du drapeau belge, faite en chocolat. Cette bombe piriforme et multicolore eut un succès énorme. On en redemanda. Le maître d'hôtel dut s'excuser en disant que le glacier avait eu beaucoup de mal à la fabriquer. Elle était accompagnée d'une galette monstre, dite « Galette Nadar », dont l'aéronaute, artiste culinaire à l'égal d'Alexandre Dumas père, avait donné la recette. Au dessert, on sabla le champagne, M. Anspach porta un toast à la vaillance de Mme Nadar, et à la réalisation prochaine de la conquête de l'espace par « le plus lourd que l'air ». Nadar répondit avec son à-propos coutumier, en quelques phrases coupées d'allusions charmantes, de dissertations, et demanda qu'on lût à ses convives le texte de trois lettres éloquentes qu'il avait reçues la veille de son ascension, émanant de Madame Sand, de Victor Hugo et de Louis Veillot. L'épître d'Hugo, grandiloquente et apologétique est demeurée fameuse. Mme Sand appelait Nadar « mon petit enfant » et lui donnait sa bénédiction laïque. Dans la sienne, Louis Veillot reprochait vivement à Nadar son manque de religion et lui disait : « Dans le péril, regardez le ciel et jetez l'ancre en haut ! » De ces trois messages détaillés avec émotion, je sentis que c'était le réconfort de Veillot qui allait le plus directement au cœur sensible du mécréant Nadar. Assis entre Jean Rousseau et Léon de Rote, je restais éloigné de Baudelaire, mais il me voyait et ne me perdait pas du regard. Il me fit signe qu'il approuvait les nobles paroles de Veillot. La conversation était devenue peu à peu générale et bruyante ; le champagne avait délié toutes les langues. Le repas se prolongea encore assez longtemps, le café ayant été servi avec des liqueurs variées. Nadar, fidèle aux vieux principes des « buveurs d'eau » de son ami Henry Murger, avait délaissé le vin, trempant à peine ses lèvres à la classique flûte de champagne. Par contre, il apprécia le café, dont il but de nombreuses tasses. Vers dix heures, on se leva de table et on se répandit dans la cour

pour fumer et pour boire de la bière selon les usages belges. La nuit était délicieuse, avec un ciel étoilé et une douceur de température exceptionnelle pour l'époque, surtout en Belgique. Au bout d'un quart d'heure, la plupart des invités s'en vont ; on ne compte plus qu'une dizaine de personnes dont je dirai les noms dans un instant. Madame Nadar à son tour, se retire et va retrouver son enfant. A onze heures, Nadar, noctambule invétéré, propose d'aller faire un tour en ville, ce qui est accepté sans difficulté. Chacun se vêt, allume un cigare et l'on part. Je suis le seul qui ne fume pas. Baudelaire s'en étonne, comme il l'a fait déjà à l'Hôtel du Grand Miroir et à Waterloo. Il sollicite des explications. Je lui apprends que je n'ai jamais fumé qu'une fois, que le cigare expérimenté me rendit tellement malade que je n'ai plus jamais recommencé. Nadar marche en tête avec Alexandre Dumas fils et le capitaine Sterckx. L'ingénieur Léon de Rote, Jean Rousseau, Gustave Frédéric suivent, avec deux autres personnes dont je n'ai pas gardé la souvenance. Baudelaire et moi, nous fermons le cortège. C'est Nadar qui nous guide. On le suit et on arrive, en longeant les bâtiments de la **Banque Nationale, à la rue du Bois Sauvage**. Là, on fait une station : on admire le **côté septentrional de Sainte-Gudule** dont les fines broderies de pierre se profilent et se détaillent dans une douce clarté lunaire. Gustave Frédéric et Nadar en profitent pour nous faire une dissertation sur le gothique flamboyant, en face du portique latéral, qui est un pur chef-d'œuvre. Nous continuons notre promenade. A la porte de Schaerbeek, Nadar s'arrête sur l'emplacement même d'où le « Géant » s'est élevé dans l'espace, quatre jours auparavant. On s'accoude sur la **balustrade de pierre du Jardin Botanique pour contempler à l'aise le magnifique panorama nocturne de Koekelberg**. A cet instant, Gustave Frédéric et Jean Rousseau nous souhaitent le bonsoir. Il reste Nadar, Alexandre Dumas fils, Sterckx, de Rote, les deux inconnus, Baudelaire et moi. Un court conciliabule a lieu entre Nadar et Alexandre Dumas, un peu plus loin, sans que je puisse deviner ce dont il est question. Puis, délibérément, tous deux prennent la tête de la colonne. On descend le **boulevard du Jardin Botanique** jusqu'à la **rue Pacheco**, on contourne le **Collège Saint-Louis** et, un peu plus bas, pas beaucoup, on pénètre dans une maison close bien connue, fréquentée par la magistrature et la haute bourgeoisie bruxelloise⁴. Avec mon compagnon, j'avais suivi sans me rendre compte de ce qu'on faisait, ni de l'endroit où l'on se réfugiait. Baudelaire me glissa à l'oreille : « C'est la coutume à Bruxelles. Toutes les soirées finissent dans un établissement de tolérance. »

Passé un couloir non éclairé, nous entrâmes dans un salon, plein de clarté, aux murs laqués, à l'ameublement recouvert d'andrinople rouge. Une forte dame, outrageusement maquillée, vêtue de velours noir et largement décolletée, nous accueillit. C'était la patronne, une femme frisant la cinquantaine au moins. Elle nous salua cérémonieusement et nous dit :

– Veuillez vous asseoir, Messieurs, ces dames vont descendre ! Elle pressa un timbre. Elle me dévisagea. Je crus un instant qu'elle allait demander mon âge et me refuser l'accès de son institution. Quel affront ! Je gardai fière contenance. Tout à coup un bruit confus de rires, de chants, de mots gras, et un écœurant relent de musc firent irruption par une porte brusquement ouverte. Alors, dans le salon, se répandirent autour de nous une dizaine de nymphes, mi-vêtues, dévêtues, des blondes, des brunes, des grasses, des maigres, des grandes et des petites, allemandes et françaises. Elles allèrent s'asseoir sur le divan. Quelques-uns n'hésitèrent point à les y rejoindre. Intimidé, je me tenais à l'écart. C'était la première fois que je me trouvais en visite

4 Il s'agit du quartier Saint-Laurent amorcé par la rue du Marais, un quartier voué à la prostitution et qu'a décrit Joris-Karl Huysmans dans *Marthe, histoire d'une fille* (1876). Le texte est en ligne.

dans un caravansérail féminin. Baudelaire, contemplatif, s'était posté dans un angle. La patronne éleva la voix et formula sur un mode impératif la question d'usage : – Que vont boire ces Messieurs ? Parbleu, du champagne ! firent ensemble Nadar et Dumas. Une pimpante serveuse entra bientôt avec un large plateau chargé de flûtes et de bouteilles encapuchonnées. La patronne elle-même officia, en maîtresse de maison soigneuse de ses intérêts et du bien-être de ses hôtes. Tout de suite, elle avait senti avec son flair d'habile commerçante, qu'elle avait affaire à une clientèle d'exception. Elle fit sauter les bouchons et servit le vin mousseux à la ronde en évitant les faux-cois. Lorsque mon tour arriva, je remarquai qu'elle m'offrit le verre en me considérant presque maternellement. On choqua les flûtes en formant les vœux les plus abracadabrants. Les pensionnaires absorbèrent d'abondantes lampées pour complaire à leur matrone qui visiblement, poussait à la consommation. C'est alors que déjà trois ou quatre des nôtres s'éclipsèrent en voluptueuse compagnie. Une discussion s'engagea parmi ceux qui restaient à propos de ce nom exotique de Pacheco donné à la rue et corrélativement à cette maison hospitalière. – Quel est ce Pacheco ? Demande-t-on. C'est, dit quelqu'un, le nom d'un de ces Espagnols, plus ou moins nobles, ou même pas du tout, qui, du fond de la Catalogne ou de l'Estramadure, accoururent dans les Pays-Bas, et s'installèrent dans les principales villes de Flandre où ils firent souche. De là, les nombreuses familles de Belgique qui ont aujourd'hui des noms transpyrénéens. Moi, dit Baudelaire, je tiens pour le noble Pacheco dont Hugo a tracé l'effroyable mort dans la *Légende des Siècles* au chant des Chevaliers errants. La patronne intervient timidement. – Je crois plutôt que ce monsieur de Pacheco est un bienfaiteur de la ville, car il a richement doté par testament l'hôpital Saint-Jean qui est en face de nous. C'est pour cela que son nom est inscrit sur la façade et qu'il a été donné à notre rue. Ah ! ah ! interrompt Nadar, qui a toujours le mot gouailleur, je propose un double ban pour ce grand Pacheco, généreux bienfaiteur de l'humanité souffrante et aimante, car je suppose que c'est lui qui a fondé cet asile de consolation qui nous abrite. De toutes parts, on crie : « Vive Nadar ! Vive Pacheco ! » La patronne proteste : – Mais non ! mais non ! Messieurs. Dans son coin, Baudelaire se tait. Peu à peu, je me suis rapproché de lui, implorant un abri contre les attouchements et les invites réitérées d'une grosse blonde. D'un geste net, sans réplique, le poète a coupé court à toutes ses tentatives. Le surplus des dames inoccupées se retire devant nos refus. Nos autres compagnons ayant aussi quitté le salon, Baudelaire et moi demeurons seuls. Nous nous taisons. Il me regarde sans émotion apparente, mais je sens qu'il est très troublé. Au bout de quelques instants, il me dit lentement : – Dans les actes quotidiens de l'existence, un homme conserve son libre arbitre, et n'est jamais forcé de faire comme les autres. Le mauvais exemple est fréquent et périlleux, mais point d'une nécessaire contagion, quand on a l'âme solidement trempée. La vie est longue, essentiellement corruptible ; il faut se garer dès le début. C'est une habitude à prendre. Un des plus grands orateurs de la chaire chrétienne, le révérend père Lacordaire, a tracé, pour la jeunesse, la conduite à suivre. Écoute ce qu'il dit dans une de ses plus sublimes « conférences » la soixante et unième - dont j'ai toujours retenu ce passage.

Baudelaire s'est tourné entièrement de mon côté. Prenant le ton grave du prêche, il déclame à mi-voix en articulant nettement chaque mot : – Ami, enfant de ta mère qui t'a mis au monde dans la continence sacrée du mariage, frère de ta sœur dont tu gardes la vertu, ah ! ne déshonore pas en toi-même le grand bien qui t'a fait homme ! Baudelaire répète et souligne... le grand bien qui t'a fait homme. Puis il continue : – Sois chaste, ami ! Conserve dans une chair fragile

l'honneur de ton âme, la source religieuse d'où s'épanche la vie et où fleurit l'amour. Prépare à ta couche des amitiés saintes, des embrassements que le ciel et la terre puissent bénir... Sa voix se fait de plus en plus pénétrante : – Il y a au monde, entre ta mère et ta sœur, entre tes aïeux et ta postérité, une faible et douce créature qui t'est destinée de Dieu ; cachée à tous les regards ; elle vit déjà pour toi, pour toi qu'elle ignore ; elle t'immole ses penchants ; elle se reproche tout ce qui pourrait déplaire au moindre de tes désirs... Baudelaire maintenant s'est levé, il esquisse un large geste de prédicateur et conclut d'un verbe de plus en plus accentué : – Garde-lui ton cœur, comme elle te garde le sien. Ne lui apporte pas des ruines en échange de sa jeunesse, et puisqu'elle se sacrifie à toi par son amour unique, fais à ce même amour, dans les replis de tes passions, un juste et sanglant sacrifice... Depuis quelques instants déjà, la patronne de l'établissement qui s'était aussi retirée, nous observe par la porte entrebâillée. Elle est rentrée doucement. Elle a écouté Baudelaire. Elle s'écrie : – Que c'est vrai ! Monsieur Baudelaire prononçant le nom de son visiteur qu'elle a entendu pour la première fois tout à l'heure dans une interpellation de Nadar. Et se rapprochant, comme dans une confidence qui s'échappe, elle ajoute plus bas : – Moi aussi, j'ai un fils de quinze ans que j'élève loin d'ici, dans un collège de province, pour en faire un honnête homme. Jamais il ne connaîtra la source de l'argent qui paie son instruction et lui prépare un avenir d'honneur. Je souhaiterais qu'il fût prêtre pour sa sauvegarde et le rachat de sa mère... Mais cette scène est soudainement interrompue par une gaie clameur. Brusquement la porte de l'escalier se rouvre. Nos compagnons rentrent dans le salon. Ils rient et plaisantent en réparant le désordre de leur toilette. Les bouteilles de champagne encore demi-pleines semblent avoir attendu, résignées, le retour de Cythère de ces buveurs altérés. Ils ne se font pas prier ; ils saisissent leurs verres et chantent en chœur : « Buvois ! Buvois ! Le vin et les femmes, il n'y a que ça de bon sur terre ! » Baudelaire me saisit par le bras et m'entraîne. Il a revêtu sa longue houppelande noire pour se garantir de la fraîcheur nocturne. Coiffé de son chapeau à larges bords, ses cheveux grisonnants épandus en longues boucles sur le col, il m'apparaît, dans la demi-obscurité de la rue, comme un magister. Sans une parole, nous regagnons à pas rapides nos domiciles. Rentré, je me déshabille, troublé, et persuadé d'avoir échappé à un grand danger. Je m'endors, ce soir-là, lentement, gardant l'impression très nette que Baudelaire venait de me préserver pour jamais des compromissions louches et des liaisons ignominieuses.



CINQUIEME JOURNEE

Promenades et colloques dans les rues du vieux Bruxelles

Triple symbolique du peuple belge :

les Trois-Pucelles; le Cracheur; le Manneken-Pis

Lunch à l' « Hôtel du Grand Miroir »

Le Corton et le pain d'épices anglais

L'âme du vin

Le duc d'Aumale fait rendre les honneurs militaires aux vignobles de Bourgogne

L'art de boire

Candidature de Baudelaire à l'Académie française

Viennes - Le R. P. Lacordaire

Théorie poétique de Baudelaire

Les chevauchées de la servante bruxelloise

« Loquetage et reloquetage » du trottoir

Aspersion on de la façade

Adieux éternels

Bruxelles, vendredi 30 septembre, 1864.

Encore tout agité des émotions de la veille, je passe la matinée à écrire sous la dictée de Nadar, à l' « Hôtel des Étrangers ». À midi, je déjeune en famille avec Madame Nadar et le jeune Paul Nadar. Le repas terminé, je vais à l'« Hôtel du Grand Miroir » retrouver Baudelaire. Il est environ deux heures. Le ciel persévère dans sa sérénité. J'enjambe, deux par deux, les marches de l'escalier qui conduit à la chambre du poète. La porte en est ouverte. Baudelaire est prêt à sortir. Aussitôt, il me propose une promenade à travers le Vieux-Bruxelles, suivie d'un lunch servi à quatre heures, chez lui, ici même. Ce lunch se composera d'un vin de Bourgogne et de pain d'épices anglais dégustés à la mode baudelairienne. J'accepte, à la condition toutefois de payer le « liquide ».

— C'est convenu, réplique Baudelaire, après quelques réticences ; je garde le « solide » à mon compte.

Nous partons. Je me laisse conduire, trop heureux de voir du nouveau, et de m'instruire à l'érudite et mordante parole du poète.

En sortant de l'hôtel, nous tournons à gauche et suivons le très étroit trottoir de la **rue de la Montagne** jusqu'à la **Grande rue des Bouchers**. Nous y pénétrons. A gauche, un peu avant **les galeries Saint-Hubert**, — le « Passage » comme disent les Bruxellois — Baudelaire m'indique du doigt la boutique de son coiffeur (*ndlr : au n° 53 de la rue des Bouchers, il y avait un coiffeur au temps de Baudelaire*). Je crois bien qu'il me dit « Merlan » ou « Figaro », car souvent il se plaît à

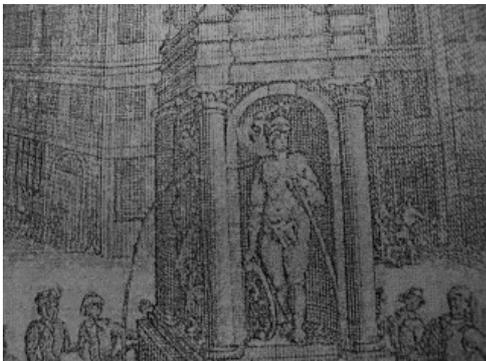


user de l'argot. Sous le péristyle, au centre de la galerie, nous nous arrêtons un instant.

— Quand le temps est mauvais, et cela est fréquent, c'est ici le théâtre de mes exploits pédestres, me dit-il. Alors, je prends ma canne et je laisse mon parapluie, ce compagnon inséparable de tout Belge qui se respecte .

Nous quittons le « passage » vitré et débouchons sur le **Marché aux Herbes** que nous descendons jusqu'à la **Petite**

rue des Bouchers avec ses cabarets borgnes et ses étals de têtes de veaux. Nous la suivons jusqu'à la **rue des Dominicains**. Presque en face est la **ruelle d'Une Personne**, c'est dire qu'on n'y peut circuler qu'à la file indienne. Nous retraversons la **Grand'Rue des Bouchers**, et nous allons retrouver le **Marché aux Herbes** par la **rue des Fripiers**, après avoir contourné la vieille **église Saint-Nicolas**, encadrée de maisons minuscules et vieillottes.



— Ici, dit Baudelaire, en frappant de sa canne au coin de la **rue des Fripiers**, jusqu'au siècle dernier, il existait une fontaine des plus originale, à laquelle les femmes du quartier venaient puiser l'eau potable. Cette eau leur était fournie par trois belles nymphes accroupies. Ceci, c'est de la légende, dit-on ; mais moi, je crois que c'est la vérité, car ce trait de mœurs est conforme à la sensualité ambiante. Les uns prétendent, en effet, que, bien Groupées et mamelues, ces nymphes donnaient l'eau par les seins. Les plus pudibonds

assurent qu'elles étaient debout, drapées, distribuant l'eau par des amphores. Quoi qu'il en soit, cette fontaine a disparu sous le marteau des iconoclastes laissant dans le souvenir du peuple, très réaliste, la dénomination de **fontaine des « Trois Pucelles »**.

— Cette appellation n'est pas unique, continue Baudelaire. Il y a aussi dans le faubourg d'Ixelles une petite voie baptisée rue ou ruelle des Trois-Pucelles. Au reste, ces expressions de puceau ou de pucelle, comme bien d'autres, n'avaient pas, à cette époque, le sens péjoratif qu'on leur donne aujourd'hui. Et puis les acceptions des mots varient selon les contrées et les traditions locales. Il y aurait un ouvrage pittoresque et instructif à composer sous ce titre « La vie et la mort des mots ».

Après cette halte, nous remontons le **Marché aux Herbes** jusqu'aux **rues Chair-et-Pain, des Harengs** et celle **du Poivre**, qui encadrent la **Maison du Roi**. Nous longeons la **Grand'Place** en côtoyant les établissements de **la Louve** et du **Renard** dont Baudelaire me détaille les fines sculptures. Il me signale la



profusion de dorures du côté des édifices des **Bateliers** (*illustration*). Tout cela est d'accord avec l'éclat, l'exagération et la truculence des toiles de Rubens, de Jordaens, de toute l'école des peintres flamands.

Nous voici au pied de la **fontaine du « Cracheur »**, à l'angle de la **rue des Pierres** et de la **rue du Marché au Charbon**.

— Deuxième symbole des mœurs populaires, fait Baudelaire. Mais, ce n'est pas tout ! Cent mètres plus loin, nous allons contempler le troisième, le plus fameux, le digne et indispensable pendant des Trois Pucelles : c'est le célèbre petit homme qui pisse, le « **Manneken-pis** » vénéré de la population bruxelloise. Personne, dans ce pays, ne s'étonne de l'incongruité commise par ce bambin nu comme un ver. C'est dans les habitudes du peuple. Il suffit de parcourir la **rue de Flandre** ou celles qui forment le **quartier des « Marolles »** pour rencontrer fréquemment des fillettes accroupies sur le ruisseau, les jupes hardiment retroussées ; des gamins campés droits sur le bord du trottoir, bien en vue, braguette ouverte, lançant des jets vigoureux sur la chaussée. Tant pis pour le passant qui ne se gare pas assez vite. Il est aspergé abondamment. L'habitant, l'agent de police, contemplant le spectacle, le regard vague, indifférent. D'ailleurs, conclut Baudelaire, avec une moue de dégoût, toutes les basses œuvres de la nature humaine sont ici matérialisées. Ce sont les seules qui comptent. Toutes les rues adjacentes ont des appellations de victuailles ou de métiers. Le peuple boit, mange, fume, fornique et dort. Tel est le tempérament fondamental de l'indigène, exhibé dans tout son réalisme, et reproduit, pour que nul ne l'ignore, sur ses enseignes et ses sculptures publiques.



Baudelaire me regarde, triomphant. Ses yeux brillent. Ses lèvres ont pris un pli sarcastique. Il ajoute :

— Ici, tout est approximation, incompréhension, suspicion, jalousie, calomnie. Les gens de Bruxelles me détestent et me traitent en paria. L'hospitalité belge est une « frime ». J'ai fait peu de connaissances, et même celles-là m'ont fui bientôt. Dans la rue, les voisins me regardent avec défiance et chuchotent sur mon passage, Dieu sait quelles calomnies !

Son visage s'est rembruni, et sa voix a pris un accent douloureux. Je sens qu'il est très monté contre les Belges en général et contre les Bruxellois en particulier. Pour le moment, je n'en saisis pas les causes. Plus tard, j'en démêlerai les raisons. Il y a un large fossé entre la mentalité belge et l'esprit français. Nous parlons la même langue, mais les mots n'ont pas le même sens en Belgique qu'en France.

Ces pérégrinations à travers les quartiers des galeries Saint-Hubert, de la Grand'Place et de l'Hôtel de Ville, avec les arrêts et les explications de Baudelaire ont duré assez longtemps. Il est près de quatre heures. Il s'agit de rentrer pour faire honneur au lunch d'adieu. Nous retournons sur nos pas par la **Grand'Place** et la **rue de la Colline**. Nous voici devant l'entrée de la galerie. L'« Hôtel du Grand Miroir » est à deux minutes. Nous y sommes de nouveau. En passant devant le bureau, je commande et paye une vieille bouteille de Corton.

— C'est six francs, me dit M. Lepage, le propriétaire, parce que vous êtes français. Sans cela, ce serait huit francs, -car c'est un vin authentique de 1857, une année de comète, comme 1811.

— C'est bien, dis-je.

En chemin, **rue au Beurre**, près de la Grand'Place, Baudelaire était entré dans un magasin où l'on débite des pâtisseries spéciales⁵ : pain à la grecque ; pain aux amandes ; pain au sel ; « couques » de Dinant, et les deux sortes de pain d'épices, le brun et le blond, c'est-à-dire celui de Gand et celui de Verviers. La maison détient aussi le pain d'épices anglais, d'une pâte extrêmement serrée, sans trous

5 Il s'agit plus que probablement du Magasin Dandoy qui existe toujours.

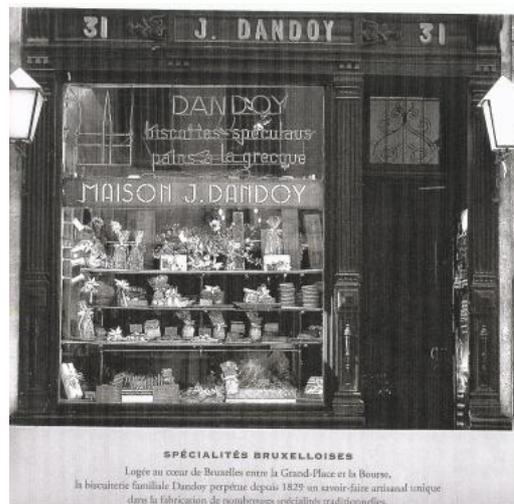
et presque noir. Il en a acheté un gros pavé avec l'enveloppe britannique (*ndlr : il s'agit sans doute de la Maison Dandoy, 31 rue au Beurre*). Il me dit :

— Nous allons nous régaler. Le pain d'épices est excellent avec le vin, surtout avec le bourgogne. C'est même son complément : il en fait valoir l'odorant parfum. Seulement, il faut le tailler en tranches d'une finesse extrême. Et pour mieux faire, il faudrait le recouvrir de raisin de Dijon. Impossible d'en trouver à Bruxelles. Il est ignoré ici. Nous remplacerons donc le raisin par la confiture de l'hôtel.

M. Lepage entre. Il tient dans une corbeille d'osier une bouteille poudreuse. C'est le Corton demandé. Baudelaire qui était assis, se lève et fait le salut militaire.

En souriant M. Lepage dépose la bouteille et dit :

— Vous avez raison de saluer, Monsieur Baudelaire. Vous me rappelez le duc d'Aumale défilant en tête de ses troupes sur la route où s'alignent les vignobles fameux de Chambertin, Clos-Vougeot, Pommard, et leur faisant



rendre les honneurs militaires : « Présentez armes ! Tambours, battez au champ ! Clairons et trompettes, sonnez la chamade ! Et là-dessus, délicatement, M. Lepage, avec l'adresse d'un maître-cavvier consommé, débouche le vénérable cru, remplit les verres, puis disparaît.

Nous prenons place en face du Corton. Baudelaire a détaillé le pain d'épices en languettes. Il le mâche lentement puis boit, savoure et s'exclame

— Le vin, c'est du soleil ! C'est le père de toutes les civilisations ! C'est lui qui a fait la France

Je ne veux pas demeurer en reste. Je fais appel à ma mémoire. Pour célébrer le vin à mon tour et honorer mon hôte, j'emprunte au poète son propre langage, et je déclame les trois premiers quatrains de l'« Âme du Vin » dans les Fleurs du Mal :

*Un soir, l'âme du vin chantait dans les bouteilles
Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,
Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles,
Un chant plein de lumière et de fraternité !
Je sais combien il faut, sur la colline en flamme,
De peine, de sueur et de soleil cuisant
Pour engendrer ma vie et pour me donner l'âme;
Mais je ne serai point ingrat ni malfaisant,*

*Car j'éprouve une joie immense quand je tombe
Dans le gosier d'un homme usé par ses travaux,
Et sa chaude poitrine est une douce tombe
Où je me plais bien mieux que dans mes froids caveaux.*

Je m'arrête et je dis :

— Permettez-moi, maître, une remarque au sujet votre versification, concernant le décompte des syllabes. J'ai observé que vous employez les mêmes mots en leur attribuant un nombre différent de pieds. Ainsi vous donnez au mot « miasme » la valeur de deux syllabes dans l'expression « de ces

miasmes morbides » de votre poème « Élévation », et, de trois syllabes, dans ce vers du poème « Le Flacon » :

Vers un gouffre obscurci de mi-as-mes humains.

J'ai noté par écrit d'autres exemples en lisant les Fleurs du Mal. J'ai même dû vous défendre auprès de quelques-uns de mes amis, de commettre des vers faux, car vous êtes impeccable versificateur autant que penseur habile.

— Les vers doivent être concentrés comme le vin ; astringents, comme lui. Quel est l'élément chimique qui produit son astringence ?

Je réponds : « Le tanin ».

— Eh bien, il faut mettre du tanin dans la versification. Foin du délayage ! Quant au décompte des syllabes, il est arbitraire à l'esprit et nuisible à l'imagination de fixer d'une façon irréductible des règles absolues dans la mesure des pieds. Selon le vers, le genre de rythme que va lui appliquer l'inspiration, il est indispensable que le poète puisse se servir du même mot en le décomposant en un nombre différent de syllabes. En user ainsi n'est point porter atteinte à la codification fondamentale du vers. Mais ce qui est fautif, à mon sens, et d'un ouvrier médiocre, c'est de faire rimer des mots de même consonance en leur attribuant un nombre inégal de pieds. Ainsi « audacieux » rime mal avec « cieux », si, dans le premier mot, vous comptez deux syllabes pour cieux et une seule syllabe dans le second mot. Cela choque l'oreille si pas la vue, car le vers, outre son esthétique visuelle, possède son eurythmie auditive. Dans cette alternative assez fréquente pour satisfaire du même coup à l'harmonie de l'oreille et à l'harmonie de la vue, il faut employer toutes les rimes avec des mesures identiques. En dehors d'elles, prenez des libertés, et n'imposez pas aux mots d'irréductibles longueurs. Des règles, bien sûr, mais pas trop. Un poète artiste sait toujours œuvrer convenablement. S'il n'est pas artiste, qu'il fasse des savates

Je ris de la boutade et tout de suite j'ajoute

— Maître, à votre santé ! A votre gloire !

— Ma gloire ! ma santé reprend mon hôte, avec un geste incertain et douloureux !

Il considère en silence son verre . De sa main fine, il l'entoure, le porte à ses narines, en respire le bouquet, l'amène à ses lèvres et boit à coups espacés. Il se tait, un instant rêveur, puis me dit que par force majeure, il a mal commencé la vie, et que la vie, c'est comme le fromage, quand elle est mal entamée, c'est pour stout le reste. Je souris de la comparaison ; je sens combien elle est exacte.

Baudelaire me considère avec mélancolie et me reproche de ne plus parler. Pour m'exciter à reprendre la parole, il me verse à boire et me questionne. Je lui raconte alors mes petites aventures d'étudiant ; je lui analyse mes sensations de collégien éclos récemment à la vie sociale, dans un milieu mondain, raffiné et savant. Tout m'attire et m'enchanté. La vie d'études à Paris, quel rêve ! Tout y est réuni pour les nobles satisfactions de l'intelligence ! les plus grands savants, les écrivains les plus illustres, les poètes glorieux, les professeurs éloquents, les érudits et les artistes...

Tout à coup, dans la conversation, je prononce le nom de Viennet et de Villemain. Baudelaire sursaute, darde sur moi son regard aigu et profond. Il esquisse un sourire sardonique, celui que l'on voit effleurer ses lèvres minces dans ses portraits, — ce sourire spécial que l'on a appelé le sourire baudelairien. J'ai réveillé dans sa mémoire une impression forte du passé. Avançant vers moi l'index de sa main droite :

— Tu connais Viennet ? Tu connais Villemain ?...

— Non ! Pas personnellement. Mais je les ai longuement regardés et entendus, il y a deux mois.

Baudelaire s'impatiente, hâte les interrogations

— Comment ? Où cela ?

— Le 21 juillet, j'ai assisté à la séance publique annuelle de l'Académie française. Sous la coupole du palais Mazarin, j'ai pu contempler à loisir et Villemain et Viennet, revêtus du fameux habit à broderies vertes. Villemain m'a paru

petit, épais, contrefait, assez laid de visage. Mais quelle parole limpide ! quelle clarté dans son rapport ! ...

Baudelaire m'interrompt en ricanant légèrement et me dit :

— Et Viennet ?

— Viennet ! Il m'a enchanté ! Il a lu — que dis-je ! — il a récité, joué, mimé quelques-unes de ses fables inédites. Mais tandis que Villemain était resté assis, Viennet s'est levé. Il m'a semblé assez grand, maigre, élancé, et malgré ses quatre-vingt-huit ans, il a été étonnant. Il consultait à peine son manuscrit. Il est évident qu'il s'était préparé à nous offrir cette vivante audition de ses œuvres. C'était la première fois que j'assistais à une séance à l'Académie. Il y avait foule élégante : beaucoup de femmes en chapeaux de paille garnis de roses épanouies.

Baudelaire ne rit plus. Il s'est renversé sur le dos de sa chaise, croise les jambes et garde un air soucieux.

La journée est splendide. A ce moment, la petite cour de l' « Hôtel du Grand Miroir » est toute ensoleillée. La lumière nous inonde, fait éclater de blancheur le napperon de la table, et nimbe d'un halo la tête du poète. Il prend la parole et me dit avec gravité, en pesant ses mots :

— Tu as raison, mon enfant, de ne point railler l'Académie. C'est une puissance respectable et digne d'être respectée. Elle constitue une des assises solides et séculaires de la France. Il faut en être ou essayer d'en être par ses œuvres ou par une démonstration publique. Il faut que le vulgaire apprenne de vous-même que vous vous sentez digne d'en faire partie. J'ai tenté la fortune, il y a deux ans. Ce ne fut point de ma part une folie que j'ai commise (j'ai eu tort de l'écrire et de le dire) en postulant le fauteuil de Lacordaire.

Ce fut un acte réfléchi, logique. L'Académie, c'est le maréchalat pour un écrivain. Comme le soldat qui dans sa giberne possède en perspective l'attribut de ce haut grade, nous avons l'ambition et l'espoir, nous, gens de plume et de pensée, de trouver aussi un jour dans notre encrier, ce bâton de velours brodé d'étoiles, emblème du commandement et de la maîtrise. Mais pour nous, cet insigne guerrier se transforme en un placide fauteuil. J'ai donc effectué très sérieusement, malgré les clabauderies des confrères et des camarades, en décembre 1861 et en janvier et février 1862, mes visites officielles. J'ai vu à peu près les deux tiers des quarante, ou plutôt des trente-huit, et même des trente-sept académiciens survivants, Hugo étant intangible sur son rocher. Il y avait deux vacances, celle du père Lacordaire, et celle d'Eugène Scribe. C'est le fauteuil de l'orateur chrétien que j'ambitionnais de conquérir. Je me sentais capable de parler congrûment de ce grand dominicain blanc, étant comme lui romantique et catholique. Depuis longtemps, pour la première fois en 1842, son verbe ardent m'avait troublé sous les voûtes de Notre-Dame. Je ne regrette rien de ce que j'ai accompli. Et si plus tard, de retour à Paris, je suis à même de recommencer avec une édition complète de mon labeur en vers et en prose, j'y mettrai la même sérénité. Du premier coup il est difficile de pénétrer dans la terre de Chanaan. Ce pauvre de Vigny me le disait :

« Ne vous découragez. Agissez comme je l'ai fait. Continuez à travailler et persistez. Votre début n'est pas mauvais. Et pour gagner l'estime de l'Académie, désistez-vous avant les élections toutes prochaines. Elle vous en saura gré, d'autant plus que son choix s'est porté d'avance sur le prince

Albert de Broglie pour succéder au père Lacordaire. Vous remplacerez un autre académicien, moi peut-être, car je me sens atteint mortellement ».

Baudelaire esquisse un geste douloureux. Il se redresse, et après une courte pause, il reprend le fil de son discours.

— D'ailleurs, n'avais-je pas pour moi la protection et le consentement de Sainte-Beuve ? J'ai donc exécuté la plupart de mes visites académiques, non sans quelques mésaventures ni un peu de peine, car c'est le diable à confesser que de trouver à Paris les gens chez eux. Enfin peu à peu, j'ai vu environ dix-huit de mes problématiques futurs confrères. Quelques-uns de mes entretiens furent plutôt froids, sceptiques, ou ironiques ; d'autres, charmants ou simplement polis ; un seul fut discourtois celui de Villemain ; un autre enfin fut du plus haut comique, presque moliéresque, celui de Viennet. Plus tard, je me propose d'en composer le récit et d'en tirer une moralité, si j'abandonne mes ambitions académiques.

— Villemain, fis-je, étonné ! Il m'a paru plein d'urbanité, même dans ses critiques. C'est ainsi que dans son rapport, il a reproché — à tort à mon sens, mais en termes mesurés — à un nouvel historien et philosophe, Hippolyte Taine, de faire fausse route en cherchant à expliquer le monde, la pensée, le génie, par les forces vives de la nature. Cependant, c'est l'application de la méthode expérimentale, vieille de beaucoup de siècles, mais renouvelée depuis une dizaine d'années par les plus solides esprits.

— Non, Villemain, au fond, est un « fielleux », habile à enrober dans une enveloppe sirupeuse les pires critiques. Je m'expliquerai prochainement sur l'homme et sur ses écrits. Son inconcevable attitude à mon égard veut que je le dévoile. Quant à Viennet, je lui ai joué un bon tour de ma façon. Je suis tout oreilles. Baudelaire, accoudé sur la table, reprend : « Viennes fut un de ceux que je rencontrai le plus aisément et du premier coup. La porte me fut ouverte par une jeune servante, de tournure accorte et délurée, à la frimousse effrontée, plus que provocante. C'était la poulette du vieux renard.

— Vous tombez à pic, me dit-elle aussitôt. C'est justement l'heure à laquelle Monsieur reçoit ! Entrez, et allez devant vous tout droit ! Je mis le chapeau à la main, et je réintégrai dans le gousset de mon gilet, ma carte de visite. Je fis quelques pas, et je me trouvai immédiatement en présence de mon personnage. Viennet était debout, le dos tourné du côté de la cheminée où pétillait un feu de bois. Sanglé dans sa légendaire redingote en drap de billard, les pans ramenés en avant, le grand homme se chauffait vulgairement les fesses. Il me salua légèrement de la tête, et me dit en m'indiquant une vieille chaise recouverte d'un reps fatigué :

— Asseyez-vous, Monsieur, et dites-moi ce qui vous amène.

— Monsieur, je veux épargner vos instants. Je vais aller au but sans détour. C'est à l'académicien que je rends visite. Je nourris l'ambition de succéder au père Lacordaire dans le fauteuil qu'il laisse vacant.

Viennet me considéra avec curiosité durant quelques instants. Puis, cherchant à ramener, sans succès, la fameuse mèche de ses cheveux rebelles, il me dit :

— Vous savez Monsieur, qu'il y a une seconde vacance à l'Académie, celle de M. Eugène Scribe. Pourquoi votre préférence pour Lacordaire ?

— Monsieur, c'est très naturel. Je ne suis pas du tout auteur dramatique. Mais je me sens une âme de dominicain laïc. C'est affaire de tempérament. D'ailleurs, je me suis nourri de la parole enflammée du père Lacordaire et je saurais le louer selon les règles et les traditions de l'illustre compagnie dont je sollicite humblement les suffrages.

— Comment vous nommez-vous, Monsieur, et qu'avez-vous fait ?

— Je m'appelle Charles Baudelaire. J'ai composé des vers et de la prose.

— Vous dites : Charles Baudelaire ? C'est curieux ! Je n'ai jamais vu ce nom-là imprimé quelque part. Vous avez fait des vers et de la prose ?

— Oui, Monsieur, je suis poète et prosateur

— Et comme poète dans « quel genre faites-vous ?... »

— Mon Dieu, Monsieur, « Je fais », un peu dans tous les genres. J'ai composé des sonnets, des litanies, des stances, des hymnes, des petits poèmes descriptifs... Les genres sont innombrables. Cela dépend de l'inspiration. La poésie est universelle. À vrai dire, elle n'a point de genres limités, les possédant tous...

— Erreur ! Monsieur, erreur coupable ! En poésie, il y a cinq genres bien déterminés : la comédie, la tragédie, l'épopée, la satire et la poésie fugitive qui comprend la fable où j'excelle, tout le monde le sait, Monsieur »

A ce trait digne à la fois de Molière, de Beaumarchais et d'Henri Monnier, Baudelaire bondit et clame de sa voix cuivrée, des grands jours :

— Cinq genres, Monsieur, cinq genres ! C'est bien peu. « Votre Excellence » commet de graves omissions ! Qu'elle me permette de le lui faire observer. Elle oublie qu'il y a les grands genres et les genres secondaires avec une multitude de sous-genres...

— Dans les grands genres, il faut placer le genre épique dont Népomucène Lemer cier est le souverain ; le genre tragique dont « Arbogast » est le chef-d'œuvre; le genre dramatique, le genre didactique...

— Monsieur ! Monsieur ! ...

— Et dans les genres secondaires, il faut compter le genre comique, le genre pastoral, le genre élégiaque...

— Monsieur ! ... »

— Et le genre fugitif ou la poésie fugitive comprenant l'énigme, le logogriphe, la charade, l'épigramme, le madrigal...

— Monsieur

— Oui, Monsieur, que fait « Votre Excellence » du madrigal ? Et puis, il y a encore le sonnet, la ballade, le rondeau, le triolet...

— Monsieur

— L'épithalame et l'épithaphe ! Quant à la fable, dans laquelle, je le reconnais volontiers, « Votre Excellence excelle », j'en forme un genre à part en dépit de Boileau qui a méconnu et oublié Jean de La Fontaine et ses ancêtres... »

— Monsieur ! Monsieur !

— À vrai dire cependant il serait préférable de classer la fable dans le genre didactique, dans le genre allégorique ou le genre comique, la fable étant à la fois un apologue, une « comédie en cent actes divers ». Elle instruit, elle moralise, elle amuse. C'est un sous-genre incomparable, (je ne parle pas des anciens et des étrangers) dominé par trois maîtres incontestables : La Fontaine, Florian et Viennes.

— Monsieur ! Monsieur ! C'est trop !

— Et puis, il y a enfin, la poésie érotique, le genre profane, la poésie sacrée, la poésie patriotique ! Que fait « Votre Excellence » de l'abbé de Bernis, de Boufflers, de Jean-Baptiste Rousseau, de

Lefranc de Pompignan, de la « Marseillaise » et de la « Parisienne » ? Et par-dessus tout Monsieur, il y a le genre ennuyeux. Et dans ce genre-là, tous les poètes collaborent, vous, et moi aussi ! »

Sur l'envoi de cette dernière flèche de Parthe, Baudelaire se boutonne, accentue une profonde courbette en scandant cet adieu : «J'ai l'honneur de saluer Votre Excellence !»

Puis il sort rapidement, laissant Viennes étourdi, abasourdi, interloqué, sans réplique.

La petite bonne à tout faire apparaît insolente et alerte. Elle se précipite vers la porte, l'ouvre, et derrière le battant qui se referme, Baudelaire entend ces mots secs et décisifs

— En voilà encore un qui n'aura pas la voix de «Monsieur »

Sur cette saillie, j'éclate de rire : Baudelaire a dialogué la scène d'une façon étourdissante. Je consulte ma montre. Six heures et demie ! Déjà ! Je me lève. La famille Nadar m'attend pour dîner et pour recevoir mes adieux à sept heures et demie.

— Je vais t'accompagner un bout de chemin, me dit Baudelaire.

À la sortie de l'Hôtel du Grand Miroir, nous nous heurtons à une jeune servante bruxelloise qui, la croupe en l'air, les bras tendus vers le sol, « loque » et « reloque » avec lenteur et minutie le seuil de la maison de ses maîtres. Nous sommes vendredi et jusqu'à samedi soir la comédie du lavage extérieur va se dérouler. Ici, une forte fille, riche en couleur, à l'aide d'une seringue spéciale, asperge la façade d'une maison, tout en arrosant copieusement les passants ; plus loin, une servante wallonne, haute sur jambes, lance à toute volée des seaux d'eau sur le trottoir et dans les tibias des promeneurs. Tout ce remue-ménage se fait avec bruit. Les sabots claquent, l'eau gicle, les seaux se cognent, les portes grincent, des voix criardes se lancent des plaisanteries truculentes. C'est la kermesse du nettoyage. Après avoir contemplé un instant ce suggestif spectacle, nous remontons la **rue de la Montagne** jusqu'à la rue **d'Assaut**. Baudelaire me quitte pour rentrer chez lui.

Je lui promets de venir le saluer une dernière fois avant mon départ qui aura lieu à onze heures trente-cinq.

À l'« Hôtel des Étrangers », je dîne assez promptement en compagnie de Nadar, de sa famille et de quelques-uns de nos amis.

Vers dix heures et demie, je me retrouve dans le vestibule de l'« Hôtel du Grand Miroir ». Je le traverse en hâte et, de la cour, j'aperçois une vive clarté à la fenêtre de Baudelaire.

— Je viens prendre congé, fis-je.

Mais Baudelaire, dès qu'il me voit, met son chapeau, endosse sa houppelande, et me dit

— Je t'accompagne jusqu'à la gare.

Nous nous dirigeons rapidement vers la **station du Midi** (*ndlr : elle se trouvait à l'entrée de la Place Rouppe, près de la rue du Midi*). L'heure presse. Nous arrivons. Le train est sur le point de partir. L'émotion nous étreint le cœur et nous rend silencieux. Baudelaire a pénétré avec moi jusqu'au quai. Au moment de monter dans le compartiment, je me tourne vers lui, je me découvre et je lui dis, très ému

— Au revoir, Monsieur Baudelaire, et merci pour votre accueil paternel.



Il me saisit fébrilement les mains, m'attire sur sa poitrine et me répond :

— Non, pas au revoir, adieu ! Retourne dans ce Paris si regretté, pour m'oublier comme tous les autres...



**PATRIMOINE BRUXELLOIS
DÉCRIT PAR BAUDELAIRE
DANS *LA BELGIQUE DÉSHABILLÉE*
ET SA CORRESPONDANCE**

Prodigieux décor. Coquette et solennelle. – La statue équestre. Les emblèmes, les bustes, les styles variés, les ors, les frontons, la maison attribuée à Rubens, les cariatides, l'arrière d'un navire, l'Hôtel de Ville, la maison du roi, un monde de paradoxes d'architecture.

Un homme qui galope sur les toits.



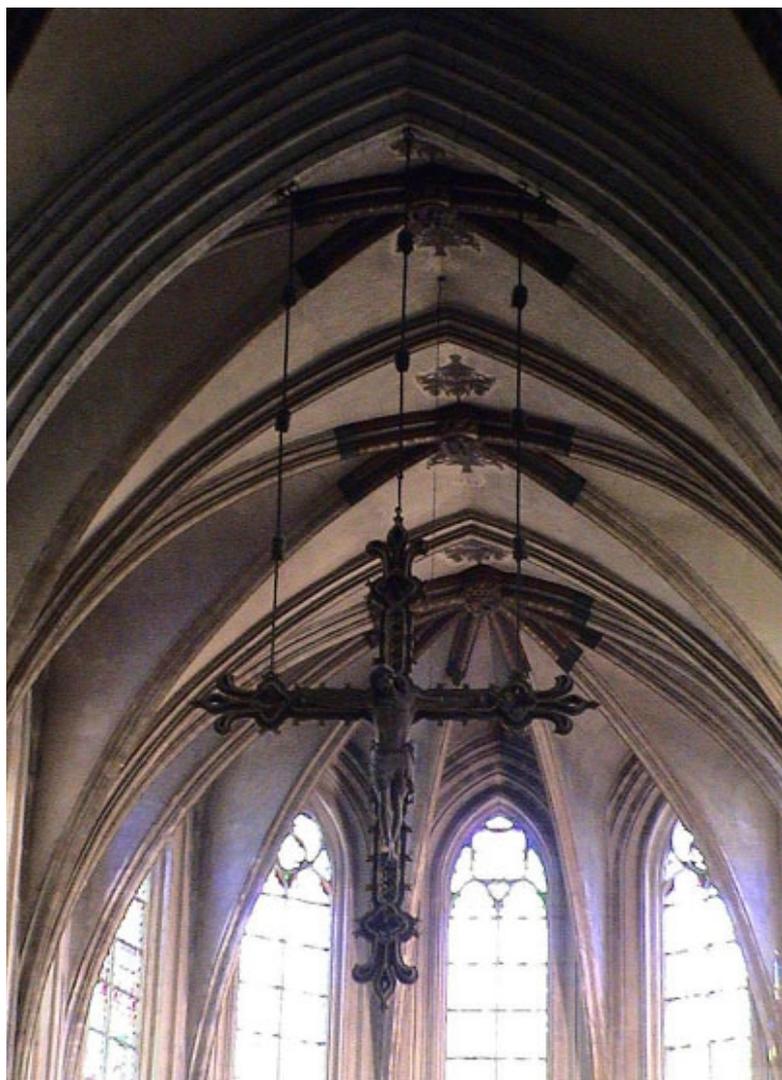
Maison des Brasseurs – Grand-Place

Sainte-Gudule. Magnifiques vitraux. Belles couleurs intenses, telles que celles dont une âme profonde revêt tous les objets de la vie.



Vitraux de Van Orley à la cathédrale Saint-Michel-et-Gudule

*Un crucifix gigantesque colorié, suspendu à la voûte devant le chœur de la grande nef (?). (J'adore la sculpture coloriée.)
C'est ce qu'un photographe de mes amis appelle Jésus-Christ faisant du trapèze.*



Croix suspendue dans le chœur de l'église du Sablon

*Madones coloriées, parées et habillées.
Pierres tumulaires. Sculptures funèbres appendues aux colonnes.
(J.-B-Rousseau)*

*Chaires extraordinaires, rococo, confessionnaux dramatiques.
En général, un style de sculpture domestique,
et dans les chaires un style joujou.*

*Les chaires sont un monde d'emblèmes, un tohu-bohu pompeux de
symboles religieux, sculpté par un habile oiseau
de Malines ou de Louvain.*

*Des palmiers, des bœufs, des aigles, des griffons ; le Péché, la Mort, des
anges joufflus, les instruments de la passion, Adam et Ève, le Crucifix, des
feuillages, des rochers, des rideaux, etc., etc.....*



La chaire de Notre-Dame du Sablon

Clochers moscovites. Sur un clocher byzantin, une cloche ou plutôt une sonnette de salle à manger, - ce qui me donne envie de la détacher pour sonner mes domestiques, - des géants.



Eglise de Notre-Dame de Bon-Secours

Eglise de la Chapelle.
*Un crucifix peint, et au-dessous, Nuestra Senora de la Soledad
(Notre-Dame de la Solitude).
Costume de béguine. Grand deuil, grands voiles, noir et blanc,
robe d'étamine noire.
Grande comme nature.
Diadème incrusté de verroteries.
Auréole d'or à rayons.
Lourd chapelet, sentant son couvent.
Le visage est peint.
Terrible couleur, terrible style espagnol.
Un squelette blanc se penchant hors d'une tombe
de marbre noir suspendu au monde.*



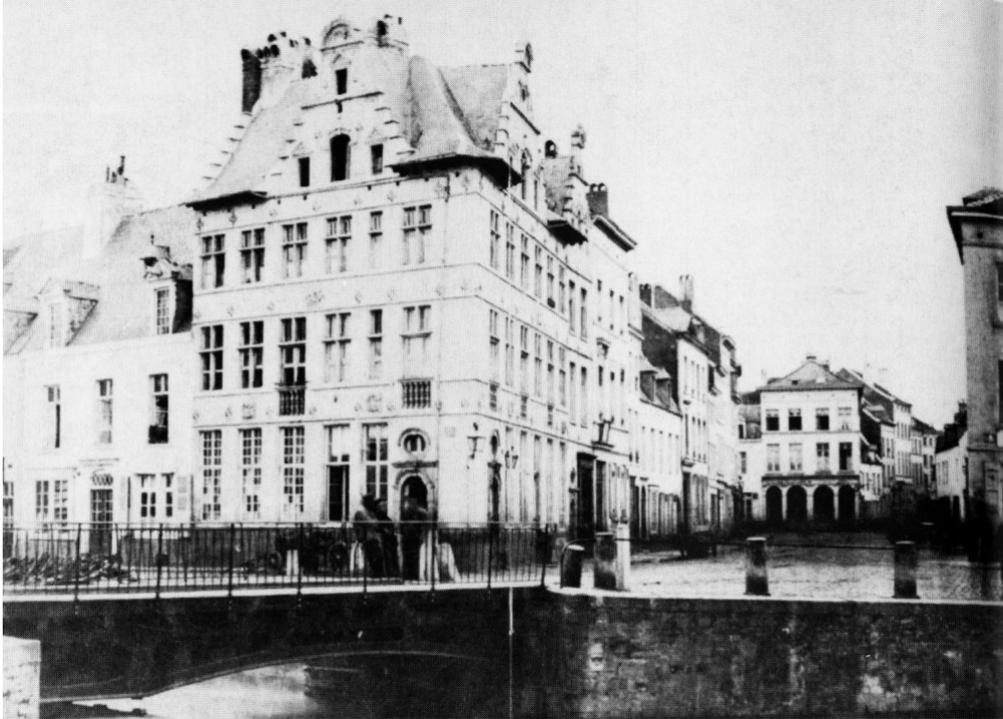
*La statue a brûlé il y a quelques années.
Voici l'original.*

*L'église du Béguinage. Délicieuse impression de blancheur⁶.
Les églises jésuitiques, très aérées, très éclairées.
Celle-là a toute la beauté neigeuse d'une jeune communiant.
Pots à feu, lucarnes, bustes dans des niches, têtes ailées,
statues perchées sur les chapiteaux.
Charmants confessionnaux. Coquetterie religieuse.
Le culte de Marie, très beau dans toutes les églises.*



6 L'église avait été restaurée peu avant l'arrivée de Baudelaire à Bruxelles, d'où cette impression de blancheur... qu'elle a perdue aujourd'hui.

La beauté du Quai aux Barques, et de l'Allée Verte.



Devant nous, la rue du Marché aux Porcs (Varkesmet), ensuite à gauche une entrée de la rue de Flandre et encore la rue du Rempart des Moines

*Sainte-Catherine. Parfum exotique.
Ex-votos. Vierges peintes, fardées et parées.
Odeur déterminée de cire et d'encens.
Toujours les chaires énormes et théâtrales. La mise en scène en bois.
Belle industrie, qui donne envie de commander un mobilier
à Malines ou à Louvain.*



Sources :

Cinq journées avec Baudelaire à Bruxelles de Georges Barral

Baudelaire, La Belgique déshabillée, Gallimard, Folio poche n° 1727, Paris, 1986.

Baudelaire, Correspondance II, (mars 1860-mars 1866), Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, Paris, 1973.